DOMINIQUE SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG [1]

La guerre perdue des Khantes et des Nénètses des forêts (la soviétisation dans le district Ostjako-Vogul'sk, 1930-1938)

«1930 a mal tourné :
À la mi-février,
À minuit, heure sombre,
Toute la Russie est devenue folle» [2]

À la fin des années 1920, la Révolution d'octobre ne fait que commencer. Le pouvoir soviétique peut bien avoir remporté la guerre civile, il n'est pas encore le maître de l'espace : des « éléments socialement nuisibles et dangereux pour les transformations socialistes de la campagne » ainsi que des terres toujours à coloniser compromettent ses desseins positivistes. Ainsi la Sibérie est-elle dénoncée par V. Zarubin lors du congrès des écrivains de 1926 : « Que la molle poitrine de la Sibérie soit revêtue de la cuirasse de ciment des villes, armée de la gueule de pierre des cheminées d'usines, corsetée par les lignes de chemin de fer ! Que soit brûlée et abattue la taïga, que soient piétinées les steppes ! Qu'il en soit ainsi et ainsi il en sera ! » (Migairou 1993, p. 114). Jusqu'à la littérature où doit s'exercer la main

1. Doctorant, *Centre de Recherches Russes et Euro-Asiatiques*, Inalco, Paris. L'auteur tient à remercier les *Études Mongoles et Sibériennes, Centrasiatiques et Tibétaines* pour leurs relectures et suggestions précieuses.
2. Extrait d'un chant en vogue parmi les relégués des années 1930 et communiqué par Flegont Jakovlevič Pokazan'ev (né le 17 janvier 1922 dans une famille paysanne du village de Karasl' dans la région de Kurgan) à partir de ses archives personnelles.

de fer de la RAPP (1928-1932)[3] pour faire passer les écrivains sous ses fourches caudines et prolétariennes et à l'ethnographie où la ligne du Parti (*partijnost'*) s'ingénie à orienter le discours et la pensée des chercheurs[4]. C'est une véritable machine de guerre, la soviétisation, qui se met en place en Russie. Aussi incertaine soit-elle (inexpérience du pouvoir, méconnaissance de la Sibérie, utopie de l'idéologie), la soviétisation s'engage dans la voie de la dictature en aspirant à créer une nouvelle communauté historique, à faire le bonheur de la société grâce à « l'ordre révolutionnaire ».

La collectivisation lancée en 1930 vide peu à peu les campagnes et remplit les prisons. La longue frilosité de l'empire a déchaîné une fièvre bolchevique de réussir au plus vite là où a échoué la Russie impériale : industrialisation forcenée, plans, slogans, chiffres martèlent désormais la « Nouvelle Vie » vantée à travers tout le pays. Tout ce qui n'est pas collectif apparaît suspect, tout ce qui échappe à « l'égalitarisation » (*uravnilovka*) est ennemi du peuple. Joseph Staline est là, qui veille à démasquer les koulaks et protéger « la propriété sociale » : à l'essor des cultures nationales et aux concessions de la nouvelle politique économique (NEP) succède une reprise en main idéologique. En 1930, le Goulag est créé dans l'ombre de la Direction politique unifiée d'État (OGPU), le territoire, découpé en districts (*okrug*) nationaux arborant le nom de peuples déjà minoritaires et la population, déplacée, brassée, pour créer l'Union rêvée depuis décembre 1922. Face à un monde rural saigné au profit des kolkhozes, les déportations massives d'ennemis politiques, de familles de la paysannerie aisée ou du commerce, de serviteurs du culte irriguent les veines du Nord. Le Progrès veut être sur tous les fronts, qui impose son modèle soviétique à la nature et aux hommes : de la construction du barrage hydro-électrique géant de *Dnieprogress* (1927-1932) au nouveau village de relégués spéciaux surgi

3. À partir de 1932, l'Association russe des écrivains prolétariens devient la célèbre, jusqu'à ce jour, Union des Écrivains dont le premier congrès a lieu du 17 août au 1er septembre 1934.
4. Dès 1929, les ethnographes sont victimes des attaques du pouvoir, tel M. B. Šatilov né en 1883, qui travailla chez les Khantes du Vax en 1926 et fut arrêté une première fois en 1931, une seconde fois en 1933 et condamné à une peine de 10 ans de réclusion. *Cf. Repressirovannye ètnografy*…2002 et 2003.

de la taïga de Narym, *Progress*, avec son artère boueuse proclamée « Avenue Rouge » (*Krasnyj Prospekt)*. En 2001, le district autonome des Khantes-Mansis, plus à l'ouest, comptait encore 3 957 victimes de la soviétisation dont l'honneur perdu avait été officiellement recouvré[5], mais continuait de hanter les mémoires :

Dans la maison « libérée » par notre famille, il y a d'abord eu une cantine, puis la direction d'un kolkhoze. La sagesse populaire le dit : le temps nous vengera tous. À présent là où nous vivions, il n'est plus une maison, ni un kolkhoze. Pas même un village[6].

Les sociétés autochtones du nord-ouest sibérien n'ont pas échappé à la « lutte des classes ». Les Nénètses (17 560 en 1926, anc. Samoyèdes), les Khantes (22 170 en 1926, anc. Ostyaks) et les Mansis (5 700 en 1926, anc. Vogouls) dont le premier contact avec le pouvoir bolchevique avait *ipso facto* été établi physiquement lors de la guerre civile (1917-1921)[7], puis scellé psychologiquement par la loi de l'écrit dès 1926[8] sont désormais pressés de contribuer à l'édification du socialisme. Les praxis révolutionnaire et autochtone se mesurent sur fond d'idéologie et de tradition : c'est ce troisième aspect qu'il s'agit d'évoquer ici à travers la guerre du Kazym et du Num-to.

5. Outre la loi fédérale « De la réhabilitation des victimes des répressions politiques » adoptée le 18 octobre 1991 et relative à toutes les répressions en Russie depuis le 25 octobre 1917, il existe désormais dans la capitale du district autonome un monument à la mémoire « des millions d'innocents qui ont eu le malheur de vivre à cette époque » selon les paroles de R. S. Goldberg dont le père fusillé en avril 1938 à été réhabilité en 1956.
6. Souvenirs d'Ekaterina Petrovna Šalamova, née à Čerkašin (canton de Tobolsk) en 1923 et communiqués par E. V. Šalamova (Khanty-Mansisk).
7. Le général blanc Kolčak avait choisi de faire d' Omsk sa capitale provisoire. Aussi Nénètses et Khantes sont-ils bientôt réquisitionnés par les Blancs comme par les Rouges en tant que guides, éclaireurs, voire interprètes, sur les champs de bataille improvisés de Sibérie occidentale, de sorte que si certains se sont éloignés à l'instar du grand-père de l'écrivain nénètse de la forêt contemporain Jurij Vella, d'autres tombent aux côtés des deux armées (Ajpin, 1995, pp. 91).
8. Plus de 300 lois et plus de 1 000 ordonnances ministérielles et administratives ont décidé du sort à venir de quelque cent cinquante mille autochtones sibériens qui ne disposeront eux-mêmes d'alphabets propres et d'abécédaires qu'au début des années 1930 dans le cadre d'une scolarisation douloureuse et longue à imposer.

Une « guerre » du point de vue autochtone, un simple mouvement contre-révolutionnaire instruit en huit tomes, pour les autorités. Le « dossier n° 2/49 » officiellement ouvert le 1er février 1934 était à conserver « éternellement » par les archives du Commissariat populaire des affaires intérieures (NKVD) de la région d'Omsk ; la plupart des protocoles d'interrogatoire portent l'indication « secret » en haut de page. Remarquons d'emblée que la reconstitution de cette « mémoire volée » est essentiellement l'œuvre de chercheurs étrangers (Balzer 1999, Leete 2004). Hormis le travail scientifique d'Ol'ga Ernyxova (2003), elle-même originaire du Kazym, ce sont des œuvres littéraires (Moldanova 1993, *Srednyj Mir…* ; Ajpin 1995, *Bož'ja Mater…* 2002), documentées par les souvenirs familiaux pour le premier et un travail d'archives pour le second, qui évoquent l'hiver 1933-1934, continuant l'histoire du point de vue autochtone, là où l'affaire n° 2/49 avait été officiellement close le 10 juin 1934.



FIG. 2 — Le district autonome des Khantes-Mansis (anc. district national Ostjako-Vogul'sk) Le district national Ostjako-Vogul'sk est créé le 10 décembre 1930 par décret, avec pour capitale le village de Samarovo (anc. Ostjako-Vogul'sk, auj. Khanty-Mansisk). La carte officielle dénombre alors 754 points habités, 41 489 habitants dont 11 743 Khantes, soit 28,3 % de la population, 5 245 Mansis (12,6 %), 2 728 Komi (6,6 %) et 1 331 Nénètses (3,2 %).



FIG. 2 — Les pays du Kazym et du Num-to
Au début des années 1930 vivaient dans le pays du Kazym 1 630 autochtones dont 81 % de Khantes, 13 % de Nénètses et 6 % de Komi-Zyrianes (Golovnëv, 1995, p. 168).

La soviétisation

I. La Nouvelle Vie

Aussitôt décrétée la collectivisation des campagnes, une première vague de rafles (1930) fauche « les koulaks » dans les villages russes. Le travail de mémoire effectué de nos jours à partir des archives secrètes des sections locales du KGB et des témoignages des familles de relégués spéciaux[9] rend compte de ce que vit alors la population :

9. *Kniga rasstreljannyx*…1999 ; *Političeskie repressii*… 2002 ; *Naša obščaja gor'kaja pravda* 2003, etc.

À l'hiver 1930, un soir sans crier gare, un chariot s'est arrêté près de notre maison et on nous a intimé de nous préparer pour un long exil. Notre famille ne comptait plus un seul homme adulte à ce moment-là : papa avait été arrêté pour n'avoir ni payé l'impôt exorbitant (il n'avait pas le premier sou), ni donné ses excédents de pain (il n'en avait pas) et ses deux frères aînés avaient été réquisitionnés à Nadeždinsk (aujourd'hui Nižnij Tagil) pour la coupe de bois. Alors nous, ma grand-mère septuagénaire, sa bru malade, mes frères de 12 et 7 ans, et puis moi, fillette de neuf ans, avons été assis sur un traîneau et emmenés dans le nord de la région (*oblast*) de Tioumen. Nous n'avons pas été autorisés à emporter quoi que ce soit, sinon ce que nous avions sur le dos simplement. On ne cessait de nous demander de l'or, de l'argent, des objets précieux que nous ne possédions pas. Au moment du départ, nous avions chacun quelqu'un sur nos talons (même aux toilettes) : tous pensaient que nous allions chercher à déterrer notre or pour l'emporter, mais nous n'avions rien.
Et puis nous sommes arrivés à Ščadrinsk. Je me souviens d'une immense salle, avec des tables au milieu, et nichées contre les murs, des familles de dékoulakisés. Là, tous étaient fouillés, chaque babiole que grand-maman avait fourrée à la hâte dans un unique sac lors de notre arrestation était triturée. Le sac lui avait été confisqué. (…)
Puis ils ont exigé de grand-maman qu'elle donne son or (car elle se retrouvait chef de famille). Elle nous a tous mis en rang devant la commission (les trois enfants et sa bru) et déclaré en nous désignant : « Voilà tout mon or, mais voici mon argent… » Elle a posé sur la table 7 roubles, tout ce qu'elle avait. Simplement je ne me souviens plus s'ils les lui ont laissés ou les ont gardés.
Des traîneaux comme le nôtre ils ont fait un énorme convoi en direction du Nord. Ils nous faisaient passer la nuit dans des villages dont les habitants avaient pitié de nous, qui nous nourrissaient avec ce qu'ils pouvaient, nous donnant à manger en prévision de la route. Et voilà Tobolsk. Je me souviens d'une haute colline sur laquelle on nous a laissés avant de nous installer dans une église froide pour la nuit. De nouveau nous avons tous été fouillés et sommés de donner notre argent et notre or.
Enfin, ils nous ont emmenés dans le petit village d'Evsino du canton (*rajon*) Jarkovskij où nous avons vécu jusqu'au printemps. Lorsque les bateaux à vapeur sont passés, nous avons embarqué pour la taïga profonde que jamais aucun homme n'avait dû fouler. Nous avons été débarqués sur une berge

haute de l'Ob, équipés de quelques outils (scies, haches, gaffes, etc.) et puis livrés à nous-mêmes : « Voilà, construisez-vous ici des maisons, la forêt est grande, vous vivrez ici désormais (…) ».

(GAXMAO.293.1.16.4-8) [10]

Ces souvenirs de Marija E. Ivanova née en 1921 dans le village d'Okunevsk (région de Kurgan) et consignés en 1995 dans les archives du district corroborent les nombreux témoignages des acteurs de l'époque. Les dépositions se suivent, égrenant la visite nocturne d'hommes en uniforme, de Komsomols ou de membres du soviet rural annonçant un exil immédiat ; le froid et la faim dans les wagons de marchandises, en direction de Tioumen ou de Tobolsk dont une église servait déjà à parquer les relégués ; le bruit sourd de paquets jetés dans la neige depuis le convoi des traîneaux, parce qu'il n'était pas permis de s'arrêter pour enterrer les enfants morts (AMB.66.14.12.1-7.13-18) ; l'humiliation de mendier sa nourriture dans les villages traversés, comme Širokovo, peuplé essentiellement d'Ostyaks, « dont les habitants ont été prévenus de cacher fourchettes, haches, etc. sur le passage des bandits » (AMB.66.14.12.1-7), comme cet autre village anonyme où « certains ne permettaient pas même que l'on boive de l'eau de leurs seaux » (AMS.61.1.114.4-8), ou encore Vanzevat où « l'accueil fut hostile, parce qu'ils [les habitants] avaient décrété pour une raison quelconque qu'on leur avait amené des communistes » (AMB.66.14.12.13-18) ; la peur au ventre entre cadavres et gardiens, au fond de cales de bateaux à vapeur et de péniches qui, au fil de fleuves enfin praticables, s'enfoncent toujours plus au nord – Samarovo, Surgut, Berëzovo, Obdorsk (act. Salekhard) –, déposant les relégués spéciaux par grappes sur les rives, à proximité de villages, de campements ostyaks ou dans des endroits inhabités ; et secouant parfois la torpeur, une gerbe d'eau, des cris, des rafales lors d'une ultime tentative d'évasion. Entre les épidémies, la faim, le froid,

10. Sauf mention contraire, les matériaux d'archives sont présentés de la manière suivante Archives.numéro du fonds.numéro de l'inventaire.numéro du dossier.numéro des folios.

les fuites, les dysfonctionnements du système de répression, 42 000 « absents » étaient encore parvenus à saboter les objectifs du plan de colonisation de la Sibérie occidentale par les relégués spéciaux (Werth, 2006, pp. 56-57). Par endroits néanmoins, comme dans le canton de Surgut, les 1 700 familles reléguées, soit plus de 8 000 personnes, constituaient déjà, à la fin de 1931, la moitié de la population.

Ce périple dans l'inconnu, hanté par la faim et la mort, est un voyage au bout de soi-même. « Construisez-vous des maisons, n'en faites rien et vous gèlerez » (GMPiČ, 1736.n.v.23.1-4) : arrêtés pour beaucoup en février 1930, arrivés à destination cinq mois plus tard, ils ont l'été pour faire surgir de leurs mains un village, leur village de relégués spéciaux [11], à partir d'une taïga inconnue, avant le premier hiver. Pour les survivants commence une nouvelle existence où l'avènement du pouvoir soviétique se réduit aux pleins pouvoirs du commandant du NKVD chargé de la surveillance du village et devant qui les membres de chaque famille doivent se présenter tous les mois (AMB. 66.14.12.19-20) ; au défrichage quotidien et manuel de la taïga, du lever au coucher du soleil, par brigades ; à la maigre ration hebdomadaire de farine qui jure avec les ventres gonflés des enfants ; aux gardiens qui surveillent la mousse destinée à la construction des baraquements de peur qu'elle ne soit volée par les relégués affamés ; à l'interdiction du moindre déplacement sans autorisation ; à l'isolement géographique et humain dans une sorte de prison que le pouvoir les met au défi de mettre en valeur à son propre profit. Si la taïga et les rivières nourrissent les hommes, leur travail dans la forêt (potagers, élevage, coupe de bois) et les rivières (pêche) revient à l'État soviétique, invisible.

L'existence des « exploiteurs » doit coûter le moins possible. Aussi s'organise-t-elle autour de leur travail forcé et de leur instinct de survie. Anna P. Koneva se souvient du partage de la ration de farine en parts inégales : sa mère réservait la plus grosse part pour le père contraint d'arracher les souches d'arbres séculaires toute la journée, octroyait presque tout le reste aux trois enfants et se réservait la plus petite pour

11. Selon A. D. Novoselov, le village modèle était composé de 50 maisons uniformes d'environ 6 m x 8 m, chacune étant tout d'abord habitée par plusieurs familles (GMPiČ, 1736.n.v.23.1-4)

elle-même ; elle portait les marques d'un scorbut sévère : bouche noire édentée et jambes gonflées, mais elle était heureuse de les sauver un jour de plus. Ailleurs, les femmes s'évertuaient à « allonger » l'infime ration de farine avec de l'écorce de bouleau : ainsi la grand-mère de Marija E. Ivanova la séchait-elle, la pilait-elle pour en faire des sortes de galettes (¾ quarts d'écorce, ¼ de farine) dont, loin de là, une autre fille de relégués, Lidija A. Plaxotnikova, ne peut oublier, aujourd'hui encore, le goût âpre-amer. La farine est accommodée de toutes les façons possibles pour tromper la faim : herbes, feuilles de saule, poils de rennes. Rempart dérisoire contre la dystrophie, la malaria, l'anémie, l'héméralopie, les problèmes de thyroïde, le scorbut qui vous rongent peu à peu. Il n'est pas difficile d'imaginer les effets qu'un tel régime alimentaire, en partie dû aux difficultés d'approvisionnement, eut sur la force de travail des relégués spéciaux et donc sur les objectifs économiques avancés.

Même au fin fond de la taïga, les familles de relégués demeurent des « ennemis du peuple ». Ainsi durant la campagne de collecte de l'or, des hommes armés du NKVD visiteront nombre de villages spéciaux afin d'extorquer l'or qui aurait pu leur échapper lors des fouilles. Interrogeant les enfants, intimidant les femmes qu'ils font asseoir dans une barque et poussent sur la glace : « Donnez votre or, et nous vous libèrerons, ne le donnez pas et nous vous noierons » (GMPiČ, 1736.n. v.23.1-4). Finalement, les femmes sont emmenées à Ostjako-Vogul'sk [12] et relâchées un mois plus tard. Quant à Taissa M. Čokareva, Ostyake du village d'Ergankina, elle évoque dans la *Narodnaja Tribuna* du 17 avril 1993, des exécutions sommaires et le commerce de dents en or arrachées aux cadavres (Werth, 2006, p. 11). Mais les relégués sont dépouillés plus sûrement encore par une directive secrète de l'OGPU à venir en 1935 : ils « pourront » être rétablis dans leurs droits civiques après cinq années de « bons et loyaux services » envers le gouvernement soviétique, comme le stipulait un décret du 3 juillet 1931, néanmoins,

12. L'ancien village de Samarovo, important centre commercial jusqu'à la Révolution, devient la capitale du district national Ostjako-Vogul'sk, créé le 10 décembre 1930, à partir du nom des deux peuples finno-ougriens de la région, les Ostyaks et les Vogouls. Dès 1932, dans le cadre de la politique nationale, Samarovo s'étend et se transforme en Ostjako-Vogul'sk et, le 23 octobre 1940, les peuples éponymes donnent le nom vernaculaire de « Khantes » et « Mansis » à la capitale du district ainsi qu'au district lui-même.

ils resteront définitivement privés d'un quelconque droit au retour (sauf exception) et de tous leurs biens.

Notre famille vivait dans le village de Čembakčino du canton de Samarovo. Nous vivions de notre exploitation, en marge du kolkhoze. Nous possédions une maison, quelques animaux domestiques (deux vaches laitières, deux chevaux de trait et un poulain) ; nous avions aussi un tarare et une machine à coudre de la marque *Singer*.
J'étais encore petit et ne me souviens pas de tous les détails. Au printemps ou à l'automne 1933, des plénipotentiaires sont venus à la maison pour nous dékoulakiser. Ils ont fait état de ce que nous possédions, hormis la maison. Je n'ai pas oublié comment ils ont empaqueté nos objets, les ont chargés sur une télègue, ont fait sortir tous les animaux de notre cour. Ils ont emporté la machine à coudre, l'outil de travail de maman (elle était une couturière hors pair et habillait tout le village) ; la machine *Singer* lui avait été offerte par son père, Nikolaj A. Losev. Lui-même et les siens avaient été exilés en 1905 à Cingaly pour des raisons politiques. Son fils, le frère adoré de maman, Boris N. Losev a une rue de Khanty-Mansisk qui porte aujourd'hui son nom. Peut-être l'autorité du père et du frère de maman a-t-elle permis à notre famille de ne pas connaître l'exil, comme tant d'autres.
On nous a enlevé nos lopins de terre près de la maison, à la suite de quoi ces terrains sont restés en jachère, puis en proie aux mauvaises herbes, mais nous avions interdiction d'y toucher. Après ces terribles événements, notre vie s'est écoulée dans le plus grand des dénuements.

(GAXMAO.256.1.193.8)

L'irréalisme socialiste

Destinée à poursuivre la dékoulakisation entreprise (soit déjà deux millions de paysans « déportés spéciaux » entre 1930 et 1932 dont 37 400 dans le district Ostjako-Vogul'sk), la vague de 1933 élargit son spectre : il s'agit d'épurer toute la société des « éléments socialement nuisibles » – un objectif affiché d'un million d'« éléments anti-soviétiques » – qui, par leur présence même, dans les villes comme

dans les campagnes, contrecarrent l'avènement du socialisme dans le pays : le plan des responsables de l'OGPU, Genrix Jagoda, et du Goulag, Matfej Berman, prévoit pour ces futurs « colons de travail » l'exil, l'assignation à résidence au sein de villages de travail, au service des rouages économiques de l'État. Un plan singulièrement facilité par la campagne de « passeportisation » initiée en 1933 et destinée tant à connaître l'identité de chaque citoyen qu'à contrôler les mouvements de la population. Parce que nombre de paysans ont fui en ville pour échapper à la collectivisation, des déplacés spéciaux se sont évadés, et l'insécurité règne, notamment en Sibérie occidentale ; là, des bandes armées insaisissables, dont 880 répertoriées par la police en 1930 (Werth, 2006, p. 40), s'attaquent parfois aux kolkhozes pour survivre (bandits de grands chemins) ou en découdre (Blancs, paysans).

Le ressentiment ou le sentiment d'injustice suscité par l'exclusion d'une partie de la société trouve à s'exprimer chez le plus grand nombre à travers les lettres ordinaires que ces familles adressent aux autorités, locales ou régionales, de l'époque. Nombre de courriers, biographies laconiques ou fleuves, font état tant d'abus de fonctionnaires que de simples erreurs :

Je suis d'extraction pauvre. Je suis née dans le village de Pospelovaja (canton de Gari, région de l'Oural). Jusqu'à 16 ans, j'ai travaillé comme ouvrière agricole dans le canton ; en 1910, je suis venue dans le canton de Samarovo travailler comme ouvrière agricole chez un citoyen du village de Suxorukovo, Nikolaj M. Protopopov, et lorsque j'ai eu 19 ans, j'ai épousé le fils d'un riche paysan du village de Keuška, Trofim N. Keuškov. J'ai vécu avec lui de 1912 à 1919. Au cours de ces sept années, il n'employait que trois personnes. Et puis mon mari Keuškov est mort en 1919. J'ai alors épousé Grigorij I. Tixonov, paysan pauvre avec qui j'ai vécu jusqu'en 1932, jusqu'à son arrestation pour un crime que je ne connais toujours pas. Pendant notre vie commune, nous n'avons fait que travailler. Par conséquent, sur mes 42 ans d'existence, j'ai passé 34 ans à travailler pour la collectivité ; j'ai travaillé en tant qu'ouvrière agricole et vécu dans une exploitation pauvre ; simplement la force de la nécessité m'a fait épouser un homme aisé dont l'exploitation a été définie comme celle d'un koulak par le soviet rural de Keuška. Et c'est sur cette

seule base … que le soviet national de Keuška m'a classée comme membre d'une exploitation de koulak, m'a privée de mes droits civiques et de tous mes biens qui ont été vendus.
C'est pourquoi j'ai adressé une plainte au procureur du canton, mais en avril 1934 m'est parvenue une fin de non-recevoir. J'estime les actes du soviet national et du procureur injustifiés, contraires à la loi électorale et je demande leur annulation, le rétablissement dans mes droits de citoyenne par les autorités compétentes.
Je n'ai pu joindre l'attestation et les documents relatifs à ma plainte, car le soviet rural refuse catégoriquement de les certifier conformes. Mais pour vous convaincre de l'objet de ma plainte, je vous demande de convoquer Vassilij Egorovič, gardien au comité exécutif du district et Roman S. Lyžin (il vit dans la ville d'Ostjako-Vogul'sk, maison 5, en bas).

(GAXMAO.16.3.16.19, lettre du 28 septembre 1934)

Si le fait même d'écrire témoigne du crédit encore accordé par les victimes à la sincérité du discours officiel en vigueur, la lutte des classes imprime ici aussi sa marque : saturation idéologique, parfum d'autocritique (mariage avec un riche paysan lié aux circonstances) et justification perpétuelle (vie de labeur, basse extraction).

La propagande mise sur la jeunesse : des histoires circulent dans tout le pays sur la scolarité exemplaire des leaders de la Révolution, les écrans affichent des dessins animés où les héros siamois figurent l'alliance des mondes paysan et ouvrier contre un bourgeois dont la rondeur n'a d'égale que l'avidité[13] et des films où de jeunes paysans, ouvriers, instituteurs dénoncent le passé et forgent l'avenir envers et contre tout. À l'heure où l'État entreprend un vaste chantier d'éducation et dépêche depuis 1928 ses instituteurs fraîchement diplômés dans la Sibérie autochtone du nord-ouest, les enfants des relégués sont eux-mêmes pénalisés : ainsi Nina I. Silina, née en 1921 et déportée avec les siens dans le village de Vanzevat sur le Grand Ob, se souvient-elle de l'institutrice qui, faute d'école, apprenait aux enfants à lire et à écrire chez un particulier, mais refusa d'instruire

13. Dziga Vertov, *Sovetskie igruški*, nb, Goskino, 1924, 35 mn.

les enfants des relégués « parce que les autorités ne l'y autorisaient pas ; les contacts étaient interdits entre enfants libres et déportés. Pourtant ceux-ci, curieux, grimpaient sur le banc de terre autour de la maison dans laquelle étudiaient les petits villageois et les regardaient par la fenêtre » (AMB.66.14.12.13-18). Staline le sait : « L'ennemi de classe tel qu'on a pris l'habitude de le représenter » n'est plus. Il agit au sein même des kolkhozes, prend les traits les plus innocents : père, voisin, ouvrier tranquille. Staline en personne ? Ainsi l'histoire, qui se joue des apparences, voit à présent Staline, ancien déporté en Sibérie (près d'Irkoutsk en 1913), recevoir les lettres de relégués dont il encourage la déportation, accordant invariablement les demandes de « quotas supplémentaires » (Werth, 2006, p. 180) :

18 mars 1932.
Bonjour, j'espère que Vous allez bien, cher camarade Staline. Je Vous écris cette lettre et Vous souhaite le meilleur dans l'existence. Je suis élève de 4e classe. Mon père est un relégué spécial. Mais je pense que Vous me considérerez comme un ami et lirez ma lettre ; je n'ai que douze ans, mais suis privé de mes droits civiques et ne peux travailler nulle part. J'en suis privé à cause de mon père, parce que lui-même est déchu de ses droits de citoyen. Ne pensez pas, Iosif Vissarionovič, que je sois un ennemi, non, au contraire, je serais bien le meilleur édificateur de l'Union, mais je ne puis être utile en rien au régime soviétique, parce que privé de droits ; je ne peux pas être un pionnier, bien que j'en aie très envie, ni un futur communiste, ni le meilleur des travailleurs de l'Union soviétique. Il m'est impossible d'étudier aux frais de l'État, ni même à mes frais, mais je le voudrais, ardemment même. Alors Vous, Iosif Vissarionovič, lisez attentivement ma lettre et écrivez-moi, enfin une réponse ou un document qui fera qu'on accepte que je fasse des études, sur l'argent public, et quand je serai instruit, je deviendrai un bon artisan du régime soviétique, parce que Vous-même avez bien compris que je veux étudier et devenir un bon travailleur. À présent je me débrouille même pas mal dans les questions politiques. Je ne laisse passer aucun journal que je puisse lire, et si Vous ne me croyez pas, alors dans Votre lettre de réponse, Vous n'avez qu'à m'adresser quelques questions, et je répondrai à chacune. Je vous [les] renverrai et il sera clair pour Vous que je serai un bon travailleur.

Je sais et peux même Vous écrire à propos du travail de la XVII[e] conférence du parti, si Vous ne me croyez pas.
Le travail de la XVII[e] conférence du parti.
A dressé le bilan du travail pour la troisième année du plan quinquennal.
A arrêté les chiffres pour 1932.
A arrêté le plan des travaux pour le plan quinquennal.
Je pourrais même écrire quand s'est déroulée la XVII[e] conférence du parti, et aussi les chiffres, mais cela prendrait beaucoup de place.
Si Vous le voulez, je pourrai ainsi quitter mon père et trouver un refuge pour étudier, je n'ai plus de maman : elle est morte.
Si Vous lisez ma lettre, envoyez tout de suite la réponse et faites-moi savoir si je serai pris ou pas pour étudier, et si je suis pris, alors je quitterai mon père et ne vivrai plus avec lui.
S'il Vous plaît, Iosif Vissarionovič, envoyez-moi une lettre, au moins un mot, oui écrivez-moi, et je serai content. J'attends avec impatience une lettre de Vous. Iosif Vissarionovič, ne Vous fâchez pas de ce que je n'aie pas affranchi ma lettre ; j'aurais été heureux de coller des timbres, mais je n'ai pas d'argent.
Excusez-moi, j'ai voulu du moins écrire à Moscou, je ne me suis pas appliqué, mais me suis dépêché, tant pis.
Iosif Vissarionovič, que Vous m'acceptiez ou pas, écrivez-moi au plus vite, mais ne collez pas de timbres, j'en achèterai. Je demanderai quelques kopecks à mon frère et ça suffira. Enfin payez pour 30 kopecks, car il n'aura pas un rouble à me donner : il n'a pas d'argent.
Mon adresse : district Ostjako-Vogul'sk, canton de la Konda, soviet national Satyginskij, n° 5. Destinataire : Aleksandr Ivanovič Kulikov »

(GAXMAO.157.5.8.3-4, lettre du 18 mars 1932)

L'idéologie traque les éléments « contre-révolutionnaires » où qu'ils soient. Y compris dans la culture et la propagande de masse. Tandis que l'iconographie officielle magnifie la Révolution martyre, militante ou triomphante, elle fait du koulak un personnage incontournable de sa rhétorique, montré du doigt au public. Méchants du cinéma soviétique des années 1930, les koulaks sont soumis sur le terrain à « l'enthousiasme administratif » d'un État policier et de fonctionnaires locaux. En avril 1932, 6 459 familles de relégués spéciaux vivent

dans le district Ostjako-Vogul'sk. Condamnés à construire, sur les hauteurs de la vieille cité de Samarovo, la moderne Khanty-Mansisk [14], les « ennemis du peuple » créent également 56 nouveaux villages :

Maman a accouché de jumeaux en novembre 1931. Le lendemain, le commandant est venu lui intimer de reprendre le travail. Elle ne voulait pas y aller, disait que ses enfants pleureraient à s'époumoner et mourraient. Mais il lui a déclaré : « Si tu ne pas vas travailler aujourd'hui, je te mettrai aux fers et tes chiots de koulaks crèveront ». Que pouvait-elle faire, elle est partie travailler et les nourrissons, évidemment, sont morts (AMN.128.1.3.19-24).

Le système prône l'ordre, mais crée, à travers tout le pays, un désordre dont le brassage policier des populations est symptomatique. Le discours stigmatise la richesse des koulaks, mais doit bientôt admettre la faillite économique des « villages de travail » conçus par les autorités. La politique se dit soucieuse de rompre avec un passé autocratique, mais se révèle prompte à imposer la dictature du prolétariat, c'est-à-dire la masse même comme source de terreur. Ekaterina Breško-Breškovskaja (1844-1934), familière des geôles impériales, du bagne et de l'exil en Sibérie, est prise d'un obscur pressentiment : « la grand-mère de la Révolution russe » a émigré. Et le rire des *Joyeux drilles* s'est figé devant leur relégation en Sibérie, sur simple commission spéciale [15].

La quête du bonheur se finit dans le kolkhoze pour la vieille Dvoïra et ses enfants [16], et tant pis si ses voies sont tortueuses. Celui qui a choisi de s'appeler « l'homme d'acier » concentre peu à peu tous les pouvoirs, y compris celui de sacrifier l'utopique Octobre au goût de

14. La troïka créée en janvier 1930 y rendra la justice de la Révolution jusqu'en novembre 1938.
15. Nikolaj Èrdman (condamné à trois ans à Enisejsk) et Vladimir Mass (relégué à Tobolsk pour trois ans) sont les scénaristes de « la première comédie soviétique » : Grigorij Aleksandrov, *Vesëlye rebjata*, nb, Moskinokombinat, 1934, 96 mn.
16. Là où son gendre, Pinia, qui rêve d'un ailleurs et s'improvise chercheur d'or afin d'émigrer est livré au NKVD avant de pouvoir franchir la frontière… *Ibid*.

printemps et de paradis[17], devenu dérisoire face au « front de libération de l'humanité »[18] :

Vaste et clair est son esprit,
De la vastitude des champs et des prairies.
Profond est son esprit lumineux,
De la profondeur des mers bleues.

Il a le cœur abyssal,
Sans égal.
Forte est sa volonté,
D'acier.

Il s'élève jusqu'à l'acmé,
Égal des nuages.
Pour les exclus de tous les parages,
Il brille telle l'étoile du berger[19].

Avec la montée au pouvoir de Staline, la Russie institutionnalise un système englobant toutes les sphères de la société : le réalisme socialiste. Dans cette vaste entreprise d'uniformisation que sont les années 1930, la taïga ne fait pas exception. Au fil du temps, la vie des ennemis du peuple s'organise autour des survivants : aux premières habitations de fortune finissent par s'ajouter les infrastructures prévues par les plans de déportation (écoles, clubs, points médicaux, magasins, châteaux d'eau, entrepôts), dont la mise en place, longue et difficile dans ce milieu choisi pour ses vertus carcérales, aura finalement coûté bien

17. Dans le premier film, l'avènement du printemps et sa symbolique sont détournés au profit du pouvoir bolchévique et de ses réalisations : Mixajl Kaufman, *Vesna*, VUFKU, nb, 1929 ; le second met en scène deux saboteurs venus de Mandchourie, un koulak qui soulève les villageois vieux-croyants contre les Bolcheviks et en apothéose, la construction d'une ville gagnée sur la taïga sibérienne, d'une Jérusalem céleste démystifiée, descendue sur terre grâce aux avions : Aleksandr Dovženko, *Aerograd*, nb, 1935, Mosfil'm & Ukrainfil'm, 82 mn.
18. Extrait du discours de Staline lors du VIII[e] congrès extraordinaire des soviets à propos de la nouvelle Constitution de l'URSS (*Sovetskaja Arktika*, 1937, p. 74).
19. Akim Samar, « Chant à Staline » (*My – ljudi Severa*, 1949, p. 7).

plus que n'aura rapporté la moyenne des biens confisqués aux familles de koulaks. Dès 1935, une vague de mariages déferle même dans les villages spéciaux[20], l'emportant sur l'âpreté des étés passés à pêcher et des hivers passés à couper le bois dans la taïga.

Outre ces îlots spéciaux, le pouvoir a imaginé une autre stratégie pour gagner l'espace sibérien à sa révolution : la colonisation des peuples (semi) nomades à partir d'une communauté autochtone « viable » qui n'aurait pas été « gâtée par le capitalisme », qui serait dotée d'une économie traditionnelle saine et nomadiserait sur un territoire suffisamment vaste pour répandre « l'assainissement de l'âme et du corps » ainsi que « le progrès culturel » (Golovnëv, 1995, p. 166) dans tout le nord de Tobolsk. Les Khantes du Kazym incarnaient l'idéal des fonctionnaires soviétiques, tel V. M. Novickij. Si selon les rapports de l'OGPU, certains groupes khantes ignoraient « à peu près tout de l'existence du pouvoir soviétique encore en 1928 »[21], ce n'est bientôt plus possible :

> De 1930 à 1932, nous avons vécu chez un vieux Khante, bon et prévenant, qui nous nourrissait d'écureuils et de poisson.
>
> (AMB.66.14.12.1-7)

Entre ennemis du peuple évadés prêts à tout pour de la nourriture et autorités locales qui sillonnent taïgas et toundras, des Khantes tentent parfois de gagner des territoires plus au nord, plus isolés. D'autant que l'économie traditionnelle partiellement liée à l'élevage de rennes implique une certaine liberté de mouvement. Mais le projet, planifié à la fin des années 1920, d'« améliorer la race » (Golovnëv, 1995, p. 166) par les vertus du socialisme allait précipiter les événements, au début des années 1930, dans une issue inattendue, mais prévisible.

20. Archives personnelles de Flegont Ja. Pokazan'ev (Khanty-Mansisk).
21. À l'inverse, des Khantes de l'Ob inférieur déposent une plainte en 1928 contre le vol par les autorités soviétiques de l'argent qu'ils destinaient à l'entretien de leur paroisse et à l'achat de croix contre les esprits malins de la taïga (Forsyth, 1992, p. 289).

II. La résilience autochtone

«Si un cri ne suffit pas
À chasser les mauvais loups
Pour disperser la meute
Et sauver le troupeau
Il vous faut prendre vos fusils
Vous ne pouvez pas l'ignorer ?»[22]

Près d'un siècle après le statut Speranski de 1822[23] et le lendemain du jour anniversaire de la Révolution, le 26 octobre 1926, entre en vigueur un statut provisoire des peuples autochtones[24]. Destiné à adapter le passage «d'un système clanique décadent à l'ère socialiste»[25], à «enjamber le millénaire»[26], il est l'œuvre du Comité du Nord, institution qui aura en charge toutes les questions relatives à la politique soviétique dans le Nord entre 1924 et 1934. Dans un premier temps, le Comité décide une aide alimentaire d'urgence, l'exemption de certains impôts et reconduit l'exemption du service militaire (un dernier point que des soviets locaux ignorent ou veulent ignorer, *cf.* Leete, 2004, p. 60); en 1926, un recensement contribue à mieux «identifier» la population boréale; parmi les 26 peuples du Nord, seuls 9 722 individus, soit 7,2 % étaient alphabétisés (Al'kor, 1934, p. 84), un véritable défi pour le programme de liquidation de l'analphabétisme (*likvidacija bezgramotnosti*) proclamé en 1919. Dans un second temps,

22. «Et Lénine le *sjudbja* puissant / Répondit aux Nénètses/ Tel l'orage lointain du printemps:/ Votre soleil, gens de la toundra/ Est sous clef chez les gras *tetta*/ Dans les coffres des méchants marchands/ Dans la bourse des *tadibja*»… Cet appel du traditionnel *sjudbja* («géant») à la prise d'armes par les Nénètses contre «les loups», «les voleurs de soleil», c'est-à-dire les *tetta* (éleveurs de rennes), les marchands et les *tadibja* («chamanes») est extrait du long poème de 1937 du Nénètse Nikolaj Vylka, «Le soleil de Lénine brille dans la toundra» (Vylka, 1970, p. 21).
23. *Ob upravlenii inorodcami*. Ce statut élaboré par le décembriste G. S. Baten'kov dans le cadre de la réforme du gouverneur général de Sibérie Mixajl Speranski, conseiller d'Alexandre I, divisait désormais les peuples de Sibérie selon leur mode de vie traditionnel et entendait défendre leurs intérêts en intégrant la loi coutumière ainsi que les princes ou leaders locaux dans les rouages de l'État russe.
24. *Vremennoe položenie ob upravlenii tuzemnyx narodnostej i plemën severnyx okrain SSFSR*.
25. Présentation de Mixajl G. Vosbojnikov (1912-1979), titulaire de la chaire des langues du Nord de l'institut Herzen, dans le recueil littéraire *My – ljudi Severa*, 1949, p. 248.
26. Youri Rythèu, «Ceux qui ont enjambé des millénaires» (*Europe*, 1978, p. 9-10).

l'État lance une campagne d'indigénisation (*korenizacija*) afin de créer un réseau d'informateurs et d'interlocuteurs issus de ces peuples du Nord, véritable courroie de transmission du progrès soviétique au sein des populations. L'indigénisation doit par ailleurs profiter aux langues vernaculaires. La création de langues littéraires est lancée en 1922 par le Commissariat aux nationalités ; leur élaboration, à partir de 1926, avec le soutien du ministre de l'Éducation Lunačarskij (Ogryzko, 1999, p. 522), aboutit fin 1929 à un Nouvel Alphabet du Nord, qui sera officialisé en 1931 [27]. Néanmoins cet essor des cultures nationales, effet d'une volonté des années 1920, se heurte à l'incompréhension, voire à l'hostilité de membres du parti bolchévique ou des représentants locaux du pouvoir, comme le confirme cet entrefilet dans la presse locale :

> Le parti et le gouvernement, dans leur conduite de la politique nationale léniniste, considèrent comme une tâche primordiale l'indigénisation de l'appareil, l'engagement des autochtones dans la direction, mais ce n'est manifestement pas ainsi que le membre de la direction du syndicat du canton de Surgut Gervatovskij et le consultant Roškovskij voient les choses.
> Lorsque le travailleur indigène du syndicat du canton, Saltykov, a trouvé deux autochtones sachant lire et écrire, Gervatovskij et Roškovskij leur ont dit : « Revenez demain », et le lendemain, ils ont fait de même et ainsi de suite jusqu'à ce que les autochtones trouvent un travail dans d'autres organisations. Il faut mener la politique d'indigénisation très fermement.
>
> (*Ostjako-Vogul'skaja Pravda,* 1933) [28].

27. Parmi les quatorze langues figurent le nénètse (de la toundra), le khante et le mansi, le selkoupe. Sur ce thème du passage à l'écrit, voir Eva Toulouze, 1997, pp. 47-82. Néanmoins, l'extraordinaire aventure de l'écrit connaît des limites, comme le rappelle Leontij Taragupta (1945) à propos de sa langue : « J'ai cherché dans les bibliothèques tous les livres édités dans ma langue maternelle à l'époque soviétique. Un travail vain. Les manuels scolaires ne reflétaient en rien la réalité. C'est seulement à Poslovo que j'avais pu entendre auprès des anciens notre langue vivante, déjà étrangère à nos poètes de l'écrit. À Poslovo, les aînés ne racontaient pas les mythes, mais les chantaient. Des chefs-d'œuvre qui n'avaient rien à voir avec les vulgaires contrefaçons des *classiques* locaux édités dans une prétendue authentique langue littéraire » (Ogryzko, 1999, p. 272).
28. Ce bref entrefilet sans autre précision et signé « un indigène » (*tuzemec*) nous a été communiqué par Novomir Patrikeev, né en 1932 à Obdorsk, rédacteur à la *Leninskaja Pravda* de 1970 à 1997, puis aux *Novosti Jugry* depuis 1991 (Khanty-Mansisk, 2006).

Les peuples du Nord auront dès lors une double vie : Léningrad et le terrain. Expérience lourde de conséquences, puisqu'elle est toujours perceptible dans la distance, héritée des années 1930, qui sépare aujourd'hui l'intelligentsia autochtone de la société traditionnelle qu'elle représente [29].

Sans doute parce qu'il demeurait l'exception, on oublie trop souvent que le voyage initiatique dans la capitale russe est attesté depuis longtemps : notamment pour les familles princières vassales de Moscou (telle la dynastie des Alačev dès la fin du XVI[e] siècle, dont nombre de représentants rentrent convertis à l'orthodoxie, ou encore les Tajšin) et de rares individus comme le Samoyède de Nouvelle-Zemble Tyko Vylka qui a évolué dans le milieu intellectuel moscovite l'espace d'un an [30].

En 1930 l'Institut des peuples du Nord forme les futurs cadres locaux [31]. Dès septembre 1925, vingt-six jeunes gens de tout le Nord viennent étudier à Léningrad : ces premiers étudiants, disparates en âge comme en connaissances, ont pour professeurs des intellectuels choisis parmi les opposants à l'empire, tel V. G. Bogoraz-Tan, qui avaient mis leur exil en Sibérie à profit pour étudier les cultures autochtones. Ces étudiants sont pris en main idéologiquement, formés entre rejet du passé et suprématie de l'avenir. Ainsi Pantelejmon Čejmetov (1913-1947 ?), étudiant mansi exemplaire qui, lors de ses vacances dans son village natal de Evra, vide les huttes environnantes de leurs objets rituels et de leurs supports d'esprit afin de les confier aux musées

29. Dans les campements, le scepticisme est grand envers ceux qui ont « une cravate sous la *malitsa* [vêtement traditionnel masculin] » et militent, loin des toundras, pour les Nénètses ; dans la taïga, des chants sont créés, qui tournent en dérision la pauvreté de la langue, l'affairisme, les éternels voyages qui éloignent des leurs les représentants des Khantes : « Pareils à une larme claire, de nombreux petits verres, ils boivent beaucoup ;/ De la table du Tsar de nombreux plats/ ils mangent beaucoup ». E. Rombandeeva, linguiste mansie, s'interroge parfois elle-même sur le sens de tous se retrouver en vêtements traditionnels dans un musée, lors de fêtes, « alors que même dans les familles de nos écrivains et scientifiques, tous les enfants vivent exclusivement en russe et que personne, à de rares exceptions, ne comprend le mansi ou le khante » (Khanty-Mansisk, 2004).
30. Grâce à son talent artistique et son amitié avec Alexandre Brusanov exilé en Nouvelle-Zemble, Tyko Vylka (1886-1960) a séjourné à Moscou où ses tableaux ont été exposés (1911) lui valant une certaine notoriété, y compris un cadeau de l'Empereur : une *Winchester*.
31. Légèrement modifié, l'institut existe toujours auprès de l'Institut Pédagogique Herzen qui a formé des générations de cadres linguistes, écrivains, poètes, folkloristes jusqu'à aujourd'hui.

ethnographiques. Sur dénonciation de sa condition de fils de koulak, il sera renvoyé de l'Institut jusqu'à ce que sa mère (veuve depuis 1929, avec 12 enfants à charge) puisse produire les documents prouvant leur condition d'ouvriers agricoles. Chose faite un an plus tard : il est réintégré [32]. Mais le futur écrivain semble n'avoir jamais remis en cause un régime à qui il estime tout devoir : à l'instar des Nénètses Ivan Nogo (*Vavlë Nenjang*, 1937 ; *Le chamane*, 1937) et Anton Pyrerka (*Le benjamin de Vedo*, 1937) [33], P. Čejmetov (*Les deux chasseurs*, 1940) célèbre la « Nouvelle Vie » soviétique, laissant en marge de l'écriture les événements qui tombent dans les archives secrètes de l'OGPU jusque dans les années 1990 ainsi que l'obstination des hommes du Kazym face aux lois soviétiques : « *Njapek* (« papier » en khante) il ne faut pas écrire, mais retenir dans ta tête, pour que les autochtones ne soient pas offensés, pour qu'ils puissent vivre comme ils l'entendent » (GA OPOTO.68.1.131.1-7).

Sur le terrain, là où « les hommes, par le passé, savaient seulement conduire une caravane de traîneaux, lire les empreintes des bêtes sauvages dans la neige », là où ils sont désormais à la tête de territoires nationaux où l'on pourrait loger quelques États européens » [34], la « Nouvelle Vie » prend un autre relief. Des rapports de l'OGPU font état de nombreux foyers de mécontentement populaire [35]. L'hostilité finit par inquiéter les autorités à cause de son caractère organisé. L'internationalisme avait sombré, et la Russie assiégée devait demeurer le pays du socialisme à tout prix : dans la péninsule du Tajmyr, l'appel au secours du chamane Barxatov aux puissances européennes

32. Alors qu'il est mis à l'index par l'administration de l'institut, il est sollicité par les autorités locales, en quête de cadres lettrés, pour sauver le kolkhoze du village de Jumas de la faillite.
33. Ancien élève de la mission d'Obdorsk, membre actif de la soviétisation dans le district Yamalo-Nénètse, Ivan Nogo (1891-1947) a contribué à réprimer la résistance des siens entre 1934 et 1935 ; confié à six ans à une école paroissiale, Anton Pyrerka (1905-1941) n'a pu ignorer les événements, puisqu'il a sillonné les toundras nénètses (européennes comme asiatiques) de 1933 à 1940, dans le cadre du projet d'une langue littéraire nénètse.
34. Mixajl G. Voskobojnikov (1912-1979) (*My – ljudi Severa*, 1949, p. 252).
35. Des actions ponctuelles avaient commencé dès le début des années 1920. Ainsi, en 1921, dans le district de Lar'jak, un incident avec dix koulaks autochtones locaux avait-il coûté la vie à deux communistes – dont l'un était Khante – et nécessité un mois pour être maîtrisé *(Sud'by…* 1994, p. 199).

resta lettre morte. Le mouvement fut étouffé par les détachements de l'OGPU à la fin du mois de mai 1932, ses dirigeants arrêtés ou tués au combat[36]. « Les peuples qui n'étaient connus que des linguistes et des ethnographes » devaient à tout prix devenir « des membres à droits égaux de la grande famille des peuples du Pays du socialisme »[37].

Lal' pant[38]

Au printemps 2000 Valerij Vylla trouve fortuitement près du lac Entojaj (à vingt kilomètres au sud du Num-to) une arme blanche fichée en terre ; son manche avait pourri au fil des années, sa lame était de quarante centimètres. Son grand-père Jarma V. Pjak (né en 1920) répugne à évoquer ce qu'il estime être un passé révolu. Il lui a confié simplement être passé, dans sa jeunesse, près de ce même lac avec son père et avoir découvert quelques tentes saccagées par des hommes armés[39].

Pourtant le travail de mémoire entrepris dans la Russie post-soviétique réécrit ce que « l'hagiographie » de l'Union soviétique avait occulté ou réduit à une agitation contre-révolutionnaire (à toutes fins utiles, un index des acteurs du conflit se trouve en annexe 2). Même si aujourd'hui encore des voix s'élèvent pour minimiser ou nier l'événement : « Il n'y a pas eu de rébellion dans le Kazym. Les Tchékistes, les gens du Ministère de l'Intérieur, ce sont eux qui ont inventé ça »[40]. Les peuples sauvés de la mort par la Révolution ne pouvaient pas

36. Source : J. Trošev, « Tajmyrskaja tragedija » : www.krsk.ru/din/arch/96_6/troshev.htm (12.12.2006).
37. Mixajl G. Vosbojnikov (1912-1979) (*My – ljudi Severa*, 1949, p. 248).
38. « Le chemin de la guerre » (khante).
39. Information orale de Natal'ja Vylla du village de Num-to (2005). Par opposition, Num-to (« Esprit du Ciel-lac » en nénètse) sans autre précision désignera, dans cet article, le lac divin aux yeux des Nénètses et des Khantes de la région ; en khante, le Num-to est appelé Torumlor.
40. Réflexion d'un officiel russe lors d'un entretien (Xanty-Mansisjk, 2006). De même, nombre d'habitants ont longtemps peiné à croire que des exécutions avaient effectivement eu lieu à Khanty-Mansisk.

prendre le chemin de la guerre, encore moins se retourner contre elle.

L'histoire martiale de ces peuples, vantée par leur tradition orale, a été disciplinée par trois siècles de colonisation. Le raid de deux mille hommes lancé contre la cité russe de Berëzovo par Šatrov Luguev, prince du Ljapin et Vassilij, prince d'Obdorsk, avait semé « grande traîtrise et trouble » (*Očerki*…, 1995, p. 111) et leur avait valu la pendaison en 1607 : les épouvantails princiers se seraient balancés au bout de leur corde jusqu'au printemps 1610. Deux siècles plus tard, les colères du Cosaque Matfej Klipikov glacent encore le sang autochtone (Sommier, 1885).

Nombre d'observateurs occidentaux de la fin du XIX^e^ et du début du XX^e^ siècle témoignent de la bonhomie des peuples de l'ouest sibérien et se disent surtout frappés par leur dégénérescence débonnaire : le pasteur Charles Wenyon (1893), Artturi Kannisto (1905-1906), Kustaa F. Karjalainen (1898-1902), le commandant Charles Bénard (1914), l'amie de Czaplicka Maud D. Haviland (1914) dépeignent des hommes « honnêtes et hospitaliers », des sociétés extrêmement pauvres, minées tant par la cupidité des marchands russes et tatars que par leur penchant pour l'alcool et leur impuissance devant la variole. Une condition humaine inadmissible aux yeux du pouvoir soviétique, parce que ce vestige du passé contraste avec l'avenir grandiose annoncé. Elle légitime tous les bouleversements pour un État soucieux d'asseoir son image sur un « homme nouveau », et son autorité sur un édifice « socialiste ». L'éducation est dans cette perspective une priorité, et la question des nationalités, une inconnue. Mais le message devient vite clair : le mode de vie soviétique ne souffrira pas d'exception. Aussi la proposition avancée dès 1922 par Tan-Bogoraz, spécialiste malgré lui des Tchouktches, de s'inspirer des réserves américaines[41] est-elle tout de suite écartée. De même, l'autonomie véritable d'une République polaire des Khantes, Mansis et Nénètses vaut à Pëtr Sosunov d'être bientôt emprisonné (Golovnev, A. V. et G. Osherenko, 1999, p. 70). Les efforts du pouvoir se heurtent à des réticences internes : pour le

41. Forsyth, 1992, pp. 244-245 ; Slezkine, 1994, pp. 150-152.

responsable du point vétérinaire d'Obdorsk, V. F. Vaškevič, « l'essentiel c'est le renne, comment le mettre au service de l'édification du socialisme ; les Nénètses, on verra après » (Evladov, 1992, p. 23).

Quant aux Khantes du Kazym, plus longtemps protégés par la forêt marécageuse, les relations de voyage louent leur honnêteté, leur amour du travail et leur sobriété (Šuxov, 1916, p. 28), leur vie paisible [42], autant de qualités remarquables face à d'autres groupes khantes « qui à présent succombent rapidement aux ravages de la vodka et du venin de la sensualité russe » (Wenyon, 2000, p. 217). Aux yeux du fonctionnaire V. M. Novickij, le Kazym semblait donc l'avant-poste idéal à partir duquel pourrait rayonner la campagne de soviétisation jusqu'au sein de la population (semi)-nomade.

Afin de soviétiser la taïga, les autorités décident de construire des bases culturelles *(kul'tbazy)* destinées à « élever le niveau politico-culturel des autochtones arriérés, à rehausser leur niveau économique [...], à dégager les pauvres de l'influence des chamanes et des koulaks et de leur dépendance économique » (BIKM.767.2). La population consultée ne voit pas l'intérêt pour elle de l'opération, mais laisse les Russes construire leur « ville », soit 14 bâtiments [43] solennellement inaugurés le 14 novembre 1931. La première des nombreuses fêtes créées pour remplacer les Jeux de l'Ours traditionnels et séduire une population maîtrisant rarement le russe se déroule le 8 mars 1932 : la fête de la femme est l'occasion de spectacles édifiants, de cadeaux, de concours sur fond de conférences consacrées aux droits de la femme en URSS et à l'étranger, aux lois soviétiques (Ernyxova, 2003, pp. 26-27). Faute d'autre combattante, le premier accouchement d'une Khante à

42. « De manière générale, loin de l'influence russe, ils ont conservé les traces du passé ostyak : ils sont honnêtes dans leurs engagements et selon l'ancien usage s'estiment en droit d'attendre la même honnêteté de la part des autres » ; « Dans le pays du Kazym vivent les meilleurs éléments de la tribu ostyake, loin des marchands que rien n'attire chez eux, car les gens du Kazym vivent modestement » (Jakobij, 1895, p. 20) ; « Les habitants du Kazym (...) se distinguent des autres Ostyaks par leur viabilité. C'est un peuple de robuste constitution, travailleur et sobre. Par rapport aux autres Ostyaks, ils sont peu perméables à la culture russe, mais en revanche accommodants à l'extrême » (Dunin-Gorkavič, 1904, p. 84)

43. « Un hôpital, une école-internat, une Maison de l'autochtone (Maison des Peuples du Nord), un point vétérinaire, une tente-témoin, des bains-buanderies, des magasins, un entrepôt de légumes, une chambre froide ainsi qu'une cuisine, trois maisons de fonction pour les travailleurs de la base culturelle, au nombre de 37 » (Ernyxova, 2003, p. 24).

la maternité devient également jour de fête : l'heureuse mère se voit remettre une machine à coudre *Singer* « envoyée par Staline lui-même » depuis Moscou (*ibid*, p. 29), mais dont on perdra la trace après qu'elle a été revendue à une Komie. Une station radio et un cinématographe[44] inutilisable faute de lentille veulent créer un espace social où se formerait la nouvelle communauté appelée de ses vœux par « le grand-père Lénine » (Vaxruševa, 1949, p. 7) et « le camarade Staline »[45].

Avec la construction de la base culturelle s'accélère l'édification du socialisme décidée en 1929 : les soviets de clans et les soviets indigènes sont bientôt réduits, comme dans le Kazym, au rôle de chambres d'enregistrement des volontés des organes locaux du Parti. Ainsi restent-ils passifs ou en retrait face à la perte des droits civiques qui frappe riches éleveurs de rennes et chamanes, acteurs économiques et culturels d'une terre alors encore intimement liée à l'élevage du renne et au chamanisme.

Par la présente, je demande que ma déclaration soit examinée. J'ai étudié deux ans (1933-1934) à l'école nationale de sept classes de Samarovo. J'ai fait des études aux frais de l'État, j'étais prise en charge par le soviet rural de la Konda. Mon père est privé [de ses droits civiques]. Je ne m'occupais pas des affaires paternelles, j'ai fait mes études aux frais de l'État, j'ai terminé la 6e classe.

J'ai quinze ans. Je vous demande de me donner du travail [afin] que l'État n'ait pas dépensé son argent en vain. Je suis de nationalité khante. Je vous demande de ne pas refuser.

(GAXMAO.1.3.12.46).

44. Par ailleurs, dans le pays circulent des « trains rouges » qui diffusent des films de propagande. Ces trains d'agit-prop des années 1920 seront ensuite relayés par le « ciné-train » dès 1932, où un cinéaste militant comme Aleksandr I. Medvedkin, accompagné d'une trentaine de techniciens et d'acteurs, parcourront la Russie en filmant les difficultés sur place (disparition de marchandises, baisse de rendement, cantines). L'équipe organise des débats, filme et développe dans la nuit. Soixante-dix films qui ne furent jamais montrés au public à l'époque. Le voyage du ciné-train dura deux cent quatre-vingt-quatorze jours seulement. Medvedkin fut un artiste aussi contrarié qu'il fut un bolchevik convaincu.

45. Cette rhétorique est enseignée aux pionniers, soit 2 pionniers en 1931 et 1932, 5 en 1933, 15 en 1934-1935, 41 en 1936, 50 en 1937. À partir de 1937, tous les enfants de la base culturelle seront automatiquement recrutés par la section 21 des pionniers (Ernyxova, 2003, p. 31).

Les soviets indigènes répondent rarement aux doléances relatives aux « corvées » plus ou moins légales (notamment le transport de bois destiné à la base culturelle), aux impôts trop lourds, aux défauts d'approvisionnement du magasin (les produits apportés sont souvent inutiles dans la taïga), à l'endettement pernicieux auprès de la coopérative, au prix d'achat des fourrures qui baisse avec le délai de livraison et dont « la moitié de la valeur était payée d'autorité en obligations d'emprunt de l'État » aux chasseurs de la taïga (Ernyxova, 2003, p. 46), au prélèvement gratuit sur les troupeaux presque double par rapport à leur croissance naturelle, etc. Les abus de pouvoir laissent également les soviets indifférents : à une demande de délai pour s'acquitter d'impôts, un fonctionnaire de la factorerie du village de Num-to, Olennikov, oppose la menace de son arme, d'un procès, de la confiscation des biens et de l'exil. Quant à Vaščka Sorum, pour avoir protesté contre un délai de paiement trop bref, il voit sa taxe de 4 500 roubles majorée de 6 000 roubles : en attendant, il doit abattre et donner 170 bêtes simplement pour ne pas être chassé du territoire clanique des siens (*ibid.*, p. 42). Les parents sont harcelés pour confier leurs enfants à l'école-internat[46] par une brigade constituée de dirigeants de la base culturelle, de membres de la coopérative, d'instituteurs… et de membres du soviet indigène.

Le premier directeur et instituteur de la base du Kazym est Arkadij N. Loskutov (1906-1981). Il participe, en 1928, à un voyage de fin d'études des jeunes diplômés maris à Moscou. Sa promotion est reçue au Comité du Nord par son président, le vieux bolchevik Pëtr G. Smidovič, qui cherche des volontaires pour organiser les premières écoles nationales dans le Nord. Comme la plupart des présents, Loskutov, vingt ans, accepte. Il est d'abord affecté à la base culturelle de Sartynja chez les Mansis. Quelques livres et manuels en poche, il gagne Tobolsk en train, puis remonte jusqu'à Berëzovo. De là, sept jours encore de bateau sur la Sos'va jusqu'au petit village de la taïga. Quelques maisonnettes,

46. Selon des informateurs, l'internat aurait été construit sur le cimetière de familles khantes (Balzer, 1999, p. 116). Par ailleurs, en 1930, paraît le premier abécédaire de P. E. Xatanzeev destiné aux écoles primaires khantes, mais il est introuvable dans nombre d'écoles, inutilisable dans d'autres, en raison de grandes variations dialectales.

une dizaine de tentes ainsi que deux hautes et solides maisons de bois (l'ancienne demeure d'un marchand et le conseil indigène) qui font office d'école et d'internat. Après des débuts difficiles[47], les premiers élèves arrivent fin novembre : huit garçons accompagnés d'un adulte qui veille à ce qu'ils n'oublient pas les lois de la taïga et les coutumes des leurs. Grâce aux mots d'ordre de Smidovič (« délicatesse, patience, bienveillance, attention à chaque détail »), grâce aussi au « ballon de football et à l'accordéon qui faisaient également de la propagande pour la vie nouvelle », le jeune instituteur trouvera sa place dans la petite communauté de Sartynja trois années durant.



FIG. 3 — Base culturelle de Sartynja au début des années 30.
© GMPiČ

47. Sur le conseil du chamane, les Mansis emmenaient de nuit leurs enfants dans la taïga pour les cacher, explique Loskutov dans ses archives, conservées au Musée de la Nature et de l'Homme (alors Musée de l'histoire régionale du district, fondé le 4 novembre 1936 de Khanty-Mansisk) dont il a été le directeur de 1964 à 1981.

À l'automne 1931, le comité du parti du canton m'a confié l'organisation d'une école dans le village khante de Kazym, considéré comme un repaire de koulaks et de chamanes. (…) À Kazym, il me fallut tout recommencer : nouer des contacts, maîtriser une nouvelle langue, persuader qu'on me confiât les enfants. Mais cette fois, je n'étais pas seul. Une base culturelle avait été construite à Kazym : tout un complexe de lieux culturels et éducatifs avec, comme tête de proue, une école et un hôpital. Des Khantes travaillaient sur ce chantier. À travers eux, nous avions établi des contacts avec leurs parents nomades de la toundra. À la mi-novembre, il y avait déjà 49 élèves dans l'école. Tout semblait aller bien, mais quelque chose me tracassait. Les Khantes restaient sur leur quant-à-soi, comme par crainte de quelque chose, murmurant entre eux, gardant le silence. Des inconnus approchaient de l'école en traîneau, qui regardaient et filaient. Les élèves semblaient avoir peur.
Une nuit, un Khante frappa tout doucement à ma fenêtre et me fit signe de sortir. Alentour, il [me] raconta que les chamanes avaient déclaré la base culturelle [*kul'tbaza*] maison de Kul', l'esprit malfaisant [responsable des maladies], et avaient ordonné de retirer les enfants de l'école.

(GMPiČ, Loskutov.10.6.)

D'autant que les méthodes utilisées pour persuader les parents de confier leur progéniture s'éloignent souvent des recommandations de Smidovič : confiscation des armes, menaces de poursuites judiciaires ou de séparation des familles, culpabilisation, intimidation avec de fausses mises en demeure émanant des plus hautes instances moscovites (en fait courriers fabriqués sur place et détruits aussitôt les enfants remis à la délégation de la base culturelle) succèdent aux tentatives de séduction. Une forme de violence qui rappelle aux aînés les missions orthodoxes en quête d'écoliers, comme en témoignent encore en 1921 les propos d'un vieux Khante à l'instituteur Novickij venu ouvrir une école :

Nous savons bien que nous sommes de moins en moins nombreux. Vous, les Russes, il vous a été donné de vivre, là où nous devons mourir. L'alphabétisation vous est utile, elle nous est nuisible : elle fait de nous des

voleurs, des ivrognes (...) : nous l'avons déjà expérimenté. Laissez-nous en paix, ne nous touchez pas. Si vous ouvrez une école ici, nous quitterons immédiatement ce lieu où nous vivons pourtant depuis longtemps pour aller ailleurs.

(Belenkin, 1973, pp. 14-15 ; Tarasenko, 1964, p. 378)

L'école-internat symbolise l'éloignement tant physique [48] que psychologique : nombre d'enfants s'échapperont pour retrouver les leurs au péril de leur vie (Ernyxova, 2003, p. 49) ou iront, encore des décennies plus tard, peupler les établissements psychiatriques (Toulouze, 1994, p. 180).



FIG. 4 — Elèves des petites classes de l'école-internat de la base culturelle du Kazym.
© GMPiČ ; XM 1284/5

48. Un document du 26 décembre 1931 spécifie que la délégation soviétique de dix membres obéissant au slogan « Pour l'alphabétisation des Ostyaks du Kazym » a parcouru quelque 330 km à pied à travers la toundra boisée pour 17 enfants.

Malgré toutes leurs insuffisances[49], leurs maladresses[50], l'ambiguïté de leur rôle qui passe du culturel à l'économique, les rouages du pouvoir deviennent une composante du décor et du quotidien autochtone, empiétant toujours plus sur la société et l'espace traditionnels. Entre un État soucieux de moderniser l'économie autochtone pour remplir ses plans et l'afflux massif de Russes – déportés victimes de la dékoulakisation, travailleurs de la base culturelle, des coopératives et des factoreries de la région –, le Kazym se sent menacé.

Le 30 décembre au matin, j'emmenai les enfants dehors pour des exercices de culture physique. Voilà qu'approche un traîneau, suivi d'un autre, d'un troisième. Le temps d'un éclair. Ils sont bientôt plus d'une centaine, peut-être, qui nous entourent. Les élèves se mirent à crier, se précipitèrent dans l'école. Descendus de leurs traîneaux, les gens coururent derrière eux. Ils les débarrassèrent de leurs vêtements d'écolier, leur enfilèrent des *malitsa* [vêtements masculins traditionnels] avant de les entraîner. Une dizaine de minutes plus tard, l'endroit était désert. Un simple tourbillon de poussière neigeuse là où étaient passés les rennes. Et puis des portes sorties de leurs gonds, des vitres brisées, des bancs renversés, des cahiers éparpillés…

(GMPiČ, Loskutov.10.6-7)

Faute de réponse aux plaintes adressées au soviet national (Ernyxova, 2003, p. 52) et devant la perspective de travaux agricoles du kolkhoze dans un cimetière khante (*Sud'by…*, 1994, p. 211), un ancien président de soviet indigène et koulak (il possède 168 rennes), Ivan A. Ernyxov, propose une réponse collective : la tenue d'une assemblée traditionnelle[51].

49. En 1924, seuls deux enseignants connaissaient les langues de la région (CGIA.3977/47).
50. Kajgorodov tire un coup de fusil rasant au-dessus de la tête de Moldanov qui vient de refuser le quota en rennes et en fourrure fixé pour lui, précisant que « un jour peut-être, viendrait son tour d'être fusillé ».
51. Dans chaque campement est dépêché, à l'insu des autorités, le traditionnel *šemlang jux* [« gravure bois », du khante *šemlti* « ciseler, sculpter »], bâton de bois utilisé pour comptabiliser le nombre de chants exécutés lors des jeux de l'Ours, mais également pour recueillir le *tamga* des hommes désireux de participer à une assemblée. Le *tamga*, substitut d'écriture, utilisé pour marquer la propriété d'un éleveur sur ses rennes servit aussi progressivement de signature dans les contacts avec le monde russe (le code de bonne conduite des missionnaires orthodoxes, les déclarations faites lors des interrogatoires à l'époque soviétique, etc.).

Les tensions se cristallisent dans un premier temps autour de la base culturelle du Kazym[52], puis autour d'un lac sacré pour la population locale[53].

52. 1931-1932 : À l'automne, la première tentative d'assemblée échoue, faute de participants ; l'assemblée d'une quarantaine d'hommes qui se tient dans les yourtes de Pëtr et Ivan Moldanov sur le Voš Jugan décide de marcher sur la base culturelle pour faire part des revendications autochtones ; un rituel clôt l'assemblée : 15 rennes sont sacrifiés à l'esprit qui encourage la résistance et menace ceux qui se soumettront aux Russes. En décembre, la nouvelle assemblée, dans les yourtes de Xullor, durcit le ton : « Si les Russes refusent, prendre les armes et les chasser du Kazym » ; soutien des Khantes de l'Ob et de Kunovat ; nouvelle de la mise en quarantaine des écoliers de la base culturelle ; décision de se scinder en deux : un groupe ira à la base culturelle chercher les enfants, un autre à Polnovat rallier les renforts des autres rivières. Les parents retirent les enfants de l'école ; le second groupe rencontre à 20 km de Polnovat 4 représentants soviétiques qui les convainquent de débattre de tous les problèmes à la base culturelle. Le 10 janvier 1932, les officiels et « le monde du Kazym » se réunissent ; I. Ernyxov est interdit de droit de parole et quatre « koulaks » jugés trop « actifs » sont exclus à la demande des autorités. Pour calmer les esprits, élection d'un nouveau soviet indigène représentatif ; doléances formulées ; fausses promesses des officiels. Nouvelle assemblée autochtone, promesse du nouveau soviet de tenir compte des directives du « monde du Kazym ». Au printemps, l'arrestation du « koulak » S. K. Moldanov avive les tensions ; l'école ne compte plus que 7 élèves (au lieu des 45). Le 9 juin, un nouveau directeur de la base culturelle, A. D. Šeršnev, qui relance les activités de la base culturelle et remplit presque le plan. Parallèlement, Šeršnev soumet à l'OGPU l'arrestation de 12 koulaks et une assemblée autochtone chez M. P. Kaksin décide de rejoindre les Samoyèdes dans la lutte contre « les Russes ».

53. 1933 : L'arrestation des 4 « koulaks » P S. Tarlin, I. P. Moldanov, M. P. Kaksin et T. E. Moldanov n'empêche pas le foyer de résistance de se déplacer en amont vers le Num-to à l'été 1933. Le Num-to est sacré pour les Nénètses de la forêt et les Khantes de la région ; le lac en forme d'homme allongé, les bras en croix, fixant le ciel de ses yeux (deux îlots) est vivant : son cœur battant n'est autre qu'une île en son milieu (*Ijemang pèxar*) où est supposée vivre la déesse du Kazym. Enfin un cap sur sa berge septentrionale et deux îlots sur sa berge occidentale sont également sacrés. En mars arrive la première brigade de pêche russo-khante. La décision de pêcher dans le lac a été adoptée le 22 décembre 1932 sous la pression de la direction de la base culturelle du Kazym ; nombre de Khantes ont refusé d'être membres de la brigade. Le 9 avril, 8 représentants nénètses chassent la brigade, menacent de brûler la base culturelle et demandent la libération des 4 Khantes arrêtés précédemment. Ils exigent la venue des chefs de la base culturelle et de la coopérative. Šeršnev et Xozjajnov sont peu conciliants : si le conflit n'est pas résolu, ils feront venir « 4 ou 5 aéroplanes ainsi que des soldats qui vous écraseront tous ». Une lettre demande aux Nénètses de ne pas brûler la base culturelle. Les autochtones ont le sentiment que « les Russes se préparent à la guerre ». Les 21-22 avril, 70 traîneaux de Nénètses et Khantes encerclent la brigade de pêche « pour trouver un accord, pas pour faire la guerre ». Après l'autorisation nénètse de pêcher dans le lac « de quoi se nourrir, voire un peu plus », nouvel interdit au début de juin. Le 7 juin, une brigade est dépêchée à Num-to et vérifie le travail de l'artel pendant 18 jours. Šeršnev est démis et remplacé par Kruglov. Une commission d'enquête se rend à Num-to afin d'établir un rapport sur le conflit entre la base et les Nénètses. Trois grandes assemblées autochtones ponctuées de rites chamaniques se succèdent en six mois.

À la fin de l'automne 1933, les événements se précipitent : alors que la troisième assemblée réunie dans les yourtes [modeste point de peuplement] de Lor xonăng jux paj, près du Num-to, vient de se clore sur un grand rituel sanglant [54] et l'élection d'un représentant des Khantes et des Nénètses du Kazym, Efim S. Vandymov, une rencontre a finalement lieu au Campement des Six Tentes, à quelque 50 à 100 kilomètres au sud-est du Num-to avec le président du soviet indigène du Kazym P. Spiridonov et une nouvelle délégation, la cinquième, de représentants des autorités : Pëtr V. Astraxancev, P. S. Mjakuško, N. V. Nesterov, Z. N. Posoxov, P. M. Smirnov, Polina P. Šnejder, accompagnés de deux interprètes khantes Pavel N. Lozjamov et Nikita P. Kaksin ; ces émissaires sont armés. La veille des négociations, P. V. Astraxancev affiche déjà sa volonté de ne discuter qu'avec les seuls Nénètses vivant à proximité du lac, tandis que P. Spiridonov avoue discrètement que les Russes ont prévu d'arrêter 18 autochtones ; après un rite chamanique dans la nuit du 3 au 4 décembre, les esprits invoqués condamnent les Russes à être mis hors d'état de nuire. Dans la journée du 4 arrive au campement pour participer (à la demande d'Astraxancev) aux négociations, Grigorij Nikitin, le directeur d'*Ouralfourrure* :

Écrit par mes soins à la requête expresse des Nénètses.
Le 1er décembre 1933 s'est tenue une assemblée générale des autochtones : 100 Samoyèdes. [En fait, il y avait une majorité de Khantes comme l'indique la fin de la lettre, mais le souci de parler d'une seule voix].
Ils ont statué lors de cette assemblée. Que nos Ostyaks de la toundra ont été pris [et] emmenés ; nous avons beau donner de la viande et du poisson, cela n'est jamais assez. Nous ne cherchons pas querelle, nous nous soumettons. Nous donnons tout au magasin – fourrure, poisson – et on ne nous donne pas de farine ; tout est revu à la baisse, les normes ne sont pas suffisantes, à la place de l'argent nous recevons des obligations pour nos fourrures et

54. Les sources officielles mentionnent toujours un *pory* (« šamanskaja religioznaja služba » selon A. N. Loskutov, (GMPiČ, Loskutov.1.29), alors qu'il s'agit en fait non pas d'offrandes, mais bien de sacrifices sanglants (*jir* en khante) lors desquels les esprits sont consultés quant à l'attitude à adopter.

notre poisson. Nous rendre nos enfants scolarisés, à l'avenir ne pas recruter de force les enfants pour l'école. Nous avons beau payer les impôts, ils en demandent toujours plus. Ils ne donnent rien en argent. Combien des nôtres ont été emmenés en prison et sans retour.
Libérer nos anciens du soviet indigène d'Amnia. Nous demandons de relâcher 1. Moldanov I. P. 2. Kaksin Maksim 3. Tarlin P. 4. Moldanov T. Nous demandons au [V]CIK et au district de rendre ces Ostyaks à la toundra.
Il ne faut absolument pas de commerce, un magasin suffit à Amnja, retirer tous les autres. Une brigade de 10 personnes est venue à nous : Astraxancev, Posoxov, Smirnov, Šnejder, Nesterov, Lozjamov, Kaksin, Nikitin, Spiridonov, Voldin, tous sont armés : tous ont quatre fusils.
Il ne faut pas faire peur, l'année dernière ils ont demandé à pêcher dans le Num-to, et à présent ils viennent armés. « Si vous ne nous laissez pas pêcher, alors nous enverrons 3, 4, 5 aéroplanes », disaient Šeršnev et Xozjanov. Après la réunion, ils ont fait peur à tout le monde : « Nous enverrons des soldats qu'ils disaient, des aéroplanes et ils vous écraseront tous », et ils ont demandé 800 roubles pour tous les frais de voyage des plénipotentiaires envoyés par la base culturelle.
Ils ont convoqué les autochtones au Num-to au printemps, ont déposé dans leur traîneau de gros radis en guise de grenade pour faire peur. Šeršnev, Xozjanov, Novickij effraient tous les Ostyaks [et] les Samoyèdes, c'est pourquoi les Samoyèdes vivant près du Num-to ont cessé de venir là, parce que des Samoyèdes vivaient le long du Num-to, vingt tentes, 100 personnes.
Nous demandons de nous retourner les nôtres qui sont emprisonnés, et nous relâcherons les vôtres : Posoxov Z., Astraxancev, président du RIK, Smirnov, la commissaire Šnejder du VKP(b), Nesterov, Lozjamov P., Kaksin.
À Posoxov Zaxar, qui a emmené les nôtres en prison, [qui ne sont] ni des marchands ni des koulaks, nous demandons qu'il fasse sortir de prison les Ostyaks Moldanov Iv. P., Kaksin Maks., Tarlin P. S. et Moldanov Timofej Efimovič qui nous ont été enlevés.
Si le grand juge ne rend pas les nôtres, nous ne relâcherons pas les vôtres. Si on nous donne du pain et le reste, nous nous soumettrons.
Nous avons arrêté d'une seule voix, 80 hommes du Kazym et 20 Samoyèdes ont arrêté de toute leur dignité : donner un délai d'un mois pour toutes nos revendications susmentionnées.

Vendre toute la marchandise qui se trouve sur le Pomut et le Num-to, ne pas en rapporter.
Écrit par mes soins, Nikitin, sous la dictée des Nénètses et des Ostyaks le 4 décembre 1933 dans le campement au sud-est du Num-to pour être remis à la base culturelle. Signé : Nikitin

(GA OPOTO.107.1.121.94-95).

Les doléances autochtones sont ainsi confiées à Prokopij Spiridonov qui, flanqué des deux membres du soviet autochtone, repart pour la base culturelle du Kazym. Désormais se pose la question du sort des prisonniers ; comme à chaque heure décisive dans la taïga, les hommes du campement des Six Tentes se tournent vers les esprits. Cette fois, la hache est devenue lourde entre les mains du chamane Jakov P. Moldanov : « la divinité exige la mort des Russes ». Les sources de l'époque tantôt lacunaires, tantôt contradictoires sur les événements du 4 décembre 1933 invitent à une précaution extrême sur ce qui s'est passé ensuite. La déposition du prévenu Mixajl Ja. Moldanov (pauvre, mais « chamane au tambour », le Khante de Vovr voš jugan sera condamné à dix ans d'emprisonnement) reconstitue pour ses juges l'épisode crucial :

Après nous être éloignés des Six Tentes à la distance d'un aboiement de chien, nous nous sommes dirigés vers une haute colline. Nous en avons fait le tour, nous sommes arrêtés et avons commencé à hisser les traîneaux sur lesquels étaient les Russes ligotés sur l'éminence, et là nous les [les prisonniers] avons déshabillés

(Golovnëv, 1995, p. 175)

Tous les membres de la délégation soviétique sont mis à mort rituellement, étranglés simultanément avec des cordes, tel un renne sacrificiel, « pour les esprits du Num-to »[55]. Sept rennes auraient ensuite

55. L'épouse d'Astraxancev (BIKM.768.8) soutient par ailleurs dans ses mémoires que les hommes ont été pendus, puis scalpés et les seins de la femme coupés, ce qui ne figure pas dans les autres sources.

été sacrifiés, un repas rituel réunissant les hommes présents autour du mot d'ordre d'Efim Vandymov : garder secrète la mort des cinq émissaires. Selon L. N. Astraxanceva, les Russes n'auraient appris qu'en février 1934 la mort de la délégation soviétique ; lors de l'arrestation qui suivit un bref combat, le 18 février, des prisonniers auraient parlé. Quoiqu'il en soit, mutilés ou non, les corps ont été retrouvés, puis enterrés le 4 mars 1934 à Berëzovo (GMPiČ, Loskutov.1.32)[56] ; leur mémoire est célébrée par des rues Astraxancev et Šnejder ainsi qu'une stèle funéraire proche d'un site sacré autochtone. Les deux interprètes khantes, eux, sont gardés en otages.



FIG. 5 — Mémorial à la délégation soviétique sacrifiée.
Berëzovo, 2004, © D. SNdC

56. Dans ses souvenirs, A. N. Loskutov mentionne déjà ce motif de héros soviétiques exécutés dans le Kazym, mais à l'hiver 1931-1932, peu après que les parents aient brusquement repris leurs enfants à l'école-internat : « Je me précipitai au soviet rural. Il y avait foule. Apparemment, tous n'étaient pas repartis. À ma vue, un Khante richement vêtu fut poussé en avant : « Vous n'aurez plus nos enfants, déclara-t-il. Revenez dans nos campements et nous tirerons ». Les instituteurs reprirent tout de même la route et dans le campement dans lequel ils arrivèrent, rien n'augurait d'une tragédie. Mais lorsque la réunion commença, ils furent encerclés et battus. Et étouffés. Leurs corps furent retrouvés seulement quelques mois plus tard et enterrés à Berëzovo. Mais la justice sanglante avait dégrisé les Khantes. Tous avaient compris où les koulaks et les chamanes voulaient en venir », (GMPiČ, Loskutov.10.7).

L'une des raisons avancées – non par les sources officielles, mais par la tradition orale autochtone – pour la mise à mort de la délégation d'Astraxancev est la profanation du « lac divin » par Polina Šnejder. Les eaux du lac Num-to abritent le cœur de la culture locale – les Khantes et les Nénètses de la région n'y pêchent pas –, et l'île-sanctuaire est le foyer de la déesse du Kazym ; toute autre femme que Kasum imi, Vujt imi[57], la maîtresse des lieux, y est inconcevable :

« Le lac qui porte
Le nom de Torum, le nom du Lumineux :
En son milieu,
Moi la Grande déesse, je trônerai en majesté !
Déesse qui allonge la vie de ses filles
Déesse qui allonge la vie de ses fils
Déesse, je trônerai en majesté !
La danse qui donne abondance de poissons,
La danse qui apporte abondance de gibier,
La danse qui porte chance aux rennes,
La danse de la longévité des filles,
La danse de la longévité des fils,
La danse qui écarte les batailles, les guerres,
Je vous laisse. »[58]

L'« île sacrée » (*jèmang pèxar* en khante*)* jusqu'alors inviolée du Torumlor, avait été profanée par la femme commissaire qui avait foulé son sol (Moldanova, 1996, p. 189 ; Ajpin, 2003, p. 20). Comme on renverse des tabous, elle aurait apostrophé les divinités, une arme à la main, criant aux esprits de se montrer. Elle les avait défiés et, quelques jours plus tard, l'île l'avait avalée. Cette femme qui avait violé le sanctuaire pour montrer à tous ce qu'étaient « le Pouvoir soviétique et la Révolution Rouge » (Ajpin, *ibid.*) face à des esprits fantômes était

57. « La femme du Kazym », « la femme du haut » sont deux des nombreux noms donnés à la déesse du Kazym.
58. Chant de la déesse du Kazym, interprété par Pëtr I. Sengepov (né en 1924) lors des Jeux de l'Ours de 1993.

morte assassinée avec la délégation, comme s'il avait fallu réparer l'offense par un sacrifice. Mais souillée, la déesse du Kazym s'était retournée contre ses fils : les Khantes et les Nénètses l'apprendraient bientôt à leurs dépens.

En janvier, les tentatives de négociations pour libérer les otages des deux parties restent vaines, chacun demeurant sur ses positions ; à la mise en demeure de Čudnovskij de relâcher la délégation d'Astraxancev et de rejoindre la base culturelle du Kazym pour d'énièmes pourparlers, Efim Vandymov oppose un dernier refus parce que les quatre Ostyaks arrêtés au début du conflit n'ayant toujours pas été libérés, « nous sommes à présent en état de guerre » (BIKM.767.29). Ce sentiment est conforté par la nouvelle que communique P. Spiridonov, le 9 janvier, aux hommes du Campement des Six Tentes : un groupe d'intervention de l'OGPU est arrivé à la base culturelle.

Le 2 février 1934, la force spéciale de l'OGPU dont les membres eux-mêmes ont longtemps ignoré le but de leur mission (Ernyxova, 2003, p. 78) quitte la base culturelle du Kazym, afin de sillonner les taïgas des « contre-révolutionnaires » et des ravisseurs. L'expédition punitive, sous le commandement du tchékiste Bulatov, instaure deux mois et demi d'une campagne d'intimidation et de violence arbitraire : menaces, arrestations, tortures, viol, bombardements (un aéroplane crache des « pierres de feu »). Parallèlement, les autorités locales veulent tempérer un éventuel embrasement avec, notamment, une avance de pain pour les Khantes de l'Ob (Ernyxova, 2003, p. 79)… Car déjà beaucoup de familles ont fui pour éviter la vague de « représailles » ; les discours officiels propagent la nouvelle que les innocents peuvent revenir sans crainte, le terrain les dément. Mal en prend à ceux qui reviennent dans leurs campements : les hommes sont emmenés, les armes, les fourrures et la nourriture confisqués, les femmes et les enfants livrés à eux-mêmes.

Un unique combat oppose les forces en présence, la nuit du 18 février, en pleine tempête de neige, pendant trente à quarante minutes. Un affrontement peu détaillé dans les sources, qui divise autant les vivants qu'il réunit les morts : les soldats rouges S. V. Kibardin, I. N. Durkin, tombés sous les balles, T. Solov'ëv, mort de ses blessures, et le couple

autochtone abattu (une femme secondait Grigorij Sengepov face à l'ennemi)[59] eurent les mêmes neiges pour linceul :

Les Russes sont arrivés chez nous. Mon gendre Grigorij Sengepov et le Nénètse Engux étaient dehors à ce moment-là et ont aussitôt commencé à tirer avec 4 fusils. Alors les Rouges ont tiré sur les tentes. Ils ont tué Grigorij Sengepov et mon épouse Egnju Moldanova qui lui apportait des cartouches. Le Nénètse Engux s'est enfui dans un *urman* [îlot de différents conifères qui surplombe un marais de la taïga] … Je sais que (…) deux hommes ont été tués près de nos tentes et deux ont été blessés.
Ce qui est écrit dans ce protocole est véridique, l'interprète me l'a lu, ce à quoi j'appose mon *tamga*

(Ajpin, 2002, p. 296)



FIG. 6 — Cercueil de Solov'ëv, membre du commando spécial de l'OGPU, abattu lors de la répression du soulèvement du Kazym - Berëzovo, 1934, © GMPiČ XM-22/2/4

59. Ceci montre un nouvel exemple de la fragilité des sources de l'époque, puisque la défunte présentée parfois comme l'épouse de Sengepov, apparaît dans ce procès-verbal de l'interrogatoire de l'octogénaire Efim Vasil'evič Moldanov, recueilli par le plénipotentiaire de l'OGPU de l'okrug, Simonov, traduit par Alikov en date du 28 mars 1934 et reproduit à la fin du roman d'E. D. Ajpin, comme l'épouse d'E. V. Moldanov – lequel dans la liste des prévenus, est effectivement mentionné comme veuf (GA OPOTO. 107.1.209).



FIG. 7 — Plaque commémorative du mémorial
à la délégation soviétique sacrifiée - Berëzovo, 2004, © D. SNdC

Mais le nom des trois victimes soviétiques figurera sur la stèle commémorative « pour vivre éternellement dans le cœur des travailleurs » tandis que l'homme et la femme de la taïga furent condamnés à n'être que des éléments contre-révolutionnaires. Les prisonniers seront emmenés à Berëzovo. Dans son journal (1935), le spécialiste de la chasse A. G. Kostin relate son voyage sur le remorqueur *Kazanec* à bord duquel des prisonniers ont été embarqués :

Hier au soir, le capitaine et quelqu'un du NKVD sont venus. Ils ont proposé à une partie des passagers d'aller sur le pont parce que, aujourd'hui, ils devaient loger des détenus. 23 Ostyaks. Visiblement, tout cela découlait du

soulèvement de l'année passée. L'homme en charge de l'approvisionnement du bois qui faisait le voyage avec nous et avait été en poste précédemment dans la région de l'Ob et de ses affluents, nous a raconté comment l'année précédente quelques responsables s'étaient rendus chez les éleveurs de rennes nomades afin de mener à bien la dékoulakisation. Pas un seul d'entre eux, à l'exception de l'interprète, n'était revenu; ils avaient été tués. Par la suite, des avions avaient été envoyés avec des bombes, les tentes avaient été traquées et ceux qui devaient l'être avaient été arrêtés. Les prendre dans les *urman* était impossible, il fallait le faire dans la toundra.
Les prisonniers ont été installés par terre par deux. Ils sont assis, regardent, fument. Il y a dans leurs yeux tant de haine et de défiance, que c'en est effrayant. Ils sont gardés par un policier et des interprètes.
13 août. Les Ostyaks. Le soulèvement du Kazym. Les détenus boivent de l'eau bouillante avec du pain; ils ne semblent pas avoir de sucre. Ils boivent à même des conserves aux bords recourbés. Ils sont sales et font pitié, j'ai pitié d'eux… On les conduit à Berëzovo pour être jugés; il y a là des assises tenues hors du Palais. Il y aura un procès exemplaire. 5 ou 6 représentants viendront des autres cantons, qui ébruiteront ensuite l'affaire dans la toundra. On dit que ces détenus sont des chamanes, que d'autres sont de petits éleveurs.

(Štil'mark, 2002, p. 149)

À l'issue de ce combat, la chasse à l'homme fut exemplaire (Ajpin, 2002, pp. 14-15; Ernyxova, 2003, p. 82), la peur omniprésente[60], le cours des vies bouleversées comme le démontrent les témoignages

60. «Puis elle se souvint de la matraque de mélèze que son fils avait extraite de la neige. Manifestement les Rouges l'avaient perdue par inadvertance dans l'ornière, lors d'un cahot du traîneau. La matraque était découpée dans le tronc d'un jeune mélèze, mal taillée, les rameaux mal coupés, l'écorce intacte. C'était à l'évidence pour qu'elle fût bien rugueuse, afin qu'elle extirpât du corps en même temps que le sang des lambeaux de chair vivante de celui qui était puni. Les Rouges n'étaient pas sans savoir que le mélèze est l'arbre le plus résistant sur cette terre. Il brûle mal dans le feu, ne rompt pas sous le gel, pèse plus que le fer et la pierre. C'est sûrement pourquoi les Rouges avaient décidé d'extorquer la vérité aux plus résistants avec des matraques de mélèze, de réprimer les plus forts des Ostyaks rebelles qui avaient risqué de désobéir et de se soulever contre eux pour libérer leur terre. Ainsi la matraque de mélèze devint-elle le premier et expéditif instrument de punition et de répression. Ensuite, il y eut des supplices plus lents: la morsure cruelle du gel, l'eau glacée, la longue privation de nourriture. …», (Samson, 2004, pp. 177-186).

recueillis et communiqués par Natal'ja Vylla (*cf.* annexe 1) et la littérature contemporaine fondée tant sur l'étude des archives que sur la mémoire familiale[61]. Le retentissement de la guerre du Kazym dépassa le territoire du Kazym comme en témoigne encore la tradition orale mansie collectée dans les années 1990 (*Tāgt māxum*…, 2004, pp. 33-40). Les soviets du Kazym et de Polnovat repris en main, 88 autochtones sont arrêtés en deux mois, 34 relâchés « faute de preuve » ou parce que « secondaires dans l'affaire et proches de notre classe (ouvrière et paysanne) » (Ernyxova, 2003, p. 82). À la lumière des preuves de la culpabilité étalées au grand jour – « 979 rennes, divers objets représentant la somme de 800 roubles, [d'autres destinés à] des rituels chamaniques, diverses fourrures pour une valeur de 2 095 roubles 11 kopecks, des os de rennes pour une valeur de 25 roubles 9 kopecks, des baies estimées à 104 roubles, une autre fourrure pour un montant de 337 roubles 69 kopecks, de la viande de renne équivalant à 2 313 roubles 50 kopecks, du poisson à hauteur de 89 roubles 65 kopecks… confisqués au profit de l'État » (Pimanov, 2000, p. 13 ; *Sud'by*…, 1994, p. 227) –, ce sont 51 ou 52 hommes ligotés dos à dos sur des traîneaux, qui sont emmenés en ville et bientôt traduits en justice : 33 Khantes du Kazym, 14 Khantes de Polnovat ainsi que 5 Nénètses de la forêt (*ibid*). Les fusillés auront assez profité de leurs biens, les prisonniers n'en auront plus l'usage.

« La guerre du Kazym » et « La guerre samoyède contre les Russes » étaient devenues le dossier n° 2/49, *Du mouvement armé contre-révolutionnaire des autochtones de la toundra du Kazym contre le pouvoir soviétique*, instruit en 8 tomes :

61. Ainsi le texte de Tat'jana Moldanova, d'abord intitulé *Srednyj mir Anny iz Malanga*, puis *V gnezdyške odinokom*, est-il inspiré de la vie de sa grand-mère, laquelle n'a parlé que peu de temps avant de mourir de la tragédie occultée des siens. D'une génération de femmes sacrifiées à la victoire de la politique nationale des grands-pères Lénine et Staline et abandonnées à leur sort, sans la moindre arme, dans la taïga : « Les hommes avaient été emmenés. Les femmes et les enfants étaient orphelins » ; « Dar'ja est devenue folle. On l'a trouvée, par hasard, entre Vutov et Pomut : presque nue, les hautes bottes de fourrure trouées par ses talons et ses orteils, son manteau en lambeaux. Elle tentait d'échapper aux gens, proférait des malédictions. Elle ne cessait d'affirmer que la géante Anna avait dévoré ses enfants, que le géant de Torumlor la visitait chaque soir, se plaignant qu'on lui piétine le cœur vivant ».

Secret
Déposition
d'ARTEM'EV Pavel Ivanovič
8 avril 1934

Lors du premier interrogatoire, le 5 février 1934, je n'ai pas dit la vérité. C'est arrivé parce que l'on m'a fait peur. Ma famille et moi allions en traîneaux en amont du Kazym vers le Num-to. Il y avait aussi avec moi mon gendre Ivan V. Vogalev. C'est alors qu'est apparu un aéroplane qui, après avoir décrit des cercles au-dessus de nous, s'est brusquement posé juste à côté. Six hommes ont sauté de l'avion, qui nous ont arrêté Vogalev et moi ; ils nous ont emmenés au Num-to. Là on a commencé à m'interroger. Un « juge » au crâne rasé dont je ne connais pas le nom, mais l'interprète, c'était Kanev. Je ne leur ai rien dit pendant trois jours, alors ils m'ont emmené dehors vers une hutte sur le *jar* [une berge escarpée] ; là j'ai été attaché, pieds et mains liés, les mains dans le dos, et ils m'ont laissé dans le froid quelques heures, plus de deux heures la première fois. Je ne portais qu'une *malitsa* [vêtement masculin traditionnel] et des *kisy* [hautes bottes de fourrure], c'est pourquoi j'étais complètement gelé, mes mains surtout étaient gelées. Une fois que j'ai été attaché, ils m'ont frappé la tête de leurs poings, ils ont frappé une dizaine de fois, ils m'ont battu dans le dos, sur les reins. Kanev et un soldat rouge, je ne connais pas son nom. Après cela, ils m'ont tendu un verre d'alcool ; je l'ai bu et alors j'ai raconté tout ce que m'avait dit Roman S. Moldanov, en fait je n'ai pas vu de mes propres yeux. Je n'ai plus rien à déclarer, ma déposition a été bien notée, on me l'a traduite, alors j'appose mon *tamga* [voir note 51].

Interprète : Skačilov
A mené l'interrogatoire : Chef OO PP de l'OGPU de l'oblast de l'Ob et de l'Irtych Dudko[62]

62. Procès verbal d'interrogatoire des archives du NKVD de la région d'Omsk (Ajpin, 2002, pp. 298-299). Éleveur pauvre et « chamane au tambour », il sera condamné à trois ans de réclusion.

La presse de l'époque, elle, ne fait guère allusion au soulèvement du Kazym que par trois entrefilets dans le journal du district *Xant'-Mansi Sop,* l'un signalant le début des événements, l'autre, la fin (Ernyxova, 2003, p. 83). Le troisième, moins laconique, constitue l'autocritique d'un vieil homme devant ses juges :

Depuis la salle du tribunal. En qualité de prévenu dans l'affaire des chamanes du Kazym, Pëtr K. Moldanov a été entendu le 3 juin par le tribunal. Dans sa déposition, Moldanov a reconnu son activité de chamane, destinée à abuser la population autochtone sans ressources et à l'exploiter. Moldanov déclare : « Je désire dire au tribunal que je détiens des coffres avec des objets, enfin dans notre *urt* [coffret]. Là, je conserve un petit cheval qui porte sur son dos un petit homme (une poupée). C'est mon *tung* [esprit, ici support d'esprit, ou *šajtan* dans le parler russe local], avec lequel je chamanise et berne le peuple ; il m'est également arrivé de chamaniser avec une hache. Dorénavant, je veux faire savoir au tribunal que tous nos chamanes, y compris moi-même, ont trompé les pauvres, le peuple sans instruction. En effet, il n'existe aucune divinité ostyake. Ces coffrets existent dans chaque foyer ostyak ; la fourrure de renard, de zibeline ou d'écureuil y est conservée, qui tombe en poussière et pourrit. Je veux aussi dire que Moldanov Ivan M. possède, dans la forêt, un grand *tung*, un *šajtan*, qu'il avait coutume de cacher dans la taïga, mais à mon sens, il convient de déloger ce *tung* de la forêt pour le jeter au feu. Que tout le peuple soit convaincu que ce n'est pas une divinité, mais une simple duperie, et que la fourrure du *tung* revient en fait à l'État »[63].

Un acte de propagande qui tient lieu d'information. Tous les motifs de l'idéologie en vigueur sont présents dans le discours : la lutte des classes, la campagne antireligieuse, le diktat du plan, le culte de l'État. En même temps qu'il dénonce Ivan M. Moldanov supposé « posséder, dans la forêt, un grand *tung*, un *šajtan* », le chamane Pëtr Moldanov

63. « Šaman Moldanov Pëtr otkazyvaetsja ot svoego zvanija », *Xant'-Mansi sop*, Ostjako-Vogul'sk, 9 juillet 1934, p. 4. Soixante-treize ans au moment de son arrestation, déchu de ses droits civiques en 1933, Pëtr K. est condamné comme koulak et « chamane au tambour » à être fusillé, ses biens sont confisqués.

dénonce pour ses juges « les forces obscures de la contre-révolution » et vante l'éclat de « la conscience citoyenne » (*Sovetskaja Arktika*, 1937, p.74), fruit de la politique nationale des « artisans du bonheur humain Lénine et Staline » (*My – ljudi Severa*, 1949, p. 248).

Avant même le début du procès, certaines figures du mouvement ont déjà disparu : le chamane Andrej Moldanov, dit le Boiteux, à qui « la divinité (*lungx*) a dit que bientôt le pouvoir soviétique ne serait plus, que viendrait le pouvoir impérial sous lequel la vie des koulaks sera meilleure (...) » (BIKM.767.2) est mort en mars [64] ; l'initiateur de la résistance à l'automne 1931, I. Ernyxov, décède en prison, le 26 avril 1934, pour des raisons controversées selon les sources (suicide ou infarctus). Le 25 juin 1934, le verdict condamne 49 autochtones (sur une liste de 51 prévenus : 29 « chamanes » [65], 14 koulaks, « 7 fils de koulak », 19 éleveurs moyens, 7 éleveurs pauvres, 4 individus à la condition sociale *non renseignée*) à diverses peines [66] :

64. Ernyxova rapporte que les raisons du décès de Andrej P. Moldanov ne sont pas indiquées dans les documents consultés. En revanche, dans les fragments d'un rapport du 10 juin 1934 notés par F. R. Štil'mark lors de son passage à Berëzovo en 1993, il est écrit : « Trois membres (Kibardin, Durnin et Solov'ëv) du groupe d'intervention de l'OGPU dépêché par la suite furent tués au cours d'une fusillade. Moldanov A. P. se suicida » (Štil'mark, 2002, p. 148).

65. Sur les 51 prévenus dans l'affaire n° 2/49, 29 sont qualifiés de chamanes (que ce soit sans précision, chamane au tambour, chamane à la hache ou à la hutte sombre ou bien les trois), soit 9 koulaks et 1 fils de koulak, 11 éleveurs moyens, 5 éleveurs pauvres. L'accusation de « chamane » est avant tout « idéologique » et pratique : elle ne distingue ni les nombreux spécialistes rituels ni les authentiques chamanes des simples « acteurs culturels » comme le rapporte l'écrivain nénètse de la forêt Jurij Vella : « Rien que pour notre campement, une quinzaine de chamanes ont été emmenés, dont un seul est revenu sur sa terre. Il n'y a pas longtemps, j'ai parlé de cela avec un vieil homme. Bien sûr, ceux qui sont partis font l'objet de controverses, mais j'ai compris que nombre d'entre eux étaient de simples conteurs, des chanteurs, la mémoire vivante de notre tradition. Un homme qui a réuni la Maisonnée pour les Chants, la Maisonnée pour les Jeux, le voilà aussitôt reconnu coupable de chamaniser. Des gens qui se sont réunis afin d'organiser pour eux-mêmes, pour leurs enfants, les Jeux de l'Ours, mythe populaire sur les relations entre l'homme et le monde qui l'entoure, un mythe dont quelques scènes opposent l'homme aux divinités, moquent le chamane, et ces gens ont été déclarés coupables de chamaniser ! Un chasseur qui s'est rendu au Bois Sacré afin de s'entretenir avec les esprits, purifier ses pensées avant la chasse, se justifier devant Dieu, devant la Nature, et le voilà coupable de chamaniser », (Vella, 1989, p. 21).

66. La liste du fonds du musée d'histoire régionale et des traditions populaires de Berëzovo, n° 767 ; GA OPOTO.107.1.209. Ernyxova y ajoute encore le nom du Nénètse Silja Anny condamné à 5 ans de prison avec sursis.

Spiridonov Prokopij Efimovič : président du soviet autochtone du Kazym ; 60 ans ; nationalité : Khante ; lieu de résidence : les yourtes de Vygrym du soviet autochtone du Kazym ; marié (famille de 5 personnes) ; activités économiques : élevage de rennes, chasse, pêche ; groupe auquel le rattachent ses activités : semi-nomade ; analphabète ; sans parti ; condition sociale : pauvre ; a toujours joui de son droit de vote ; condamné à être fusillé et confiscation de ses biens.

Vandymov Efim Semënovič : 70 ans ; nationalité : Khante ; lieu de résidence : les yourtes d'Ilbigort du soviet autochtone du Kazym, dernier lieu de résidence connu : les yourtes de Liamino du canton de Samarovo ; marié (famille de 5 personnes) ; activités économiques : élevage de rennes, chasse, pêche ; groupe auquel le rattachent ses activités : semi-nomade ; analphabète ; sans parti ; condition sociale : koulak, « chamane au tambour » ; pas d'information sur son droit de vote ; condamné à être fusillé et confiscation de ses biens.

Moldanov Pëtr Karpovič : 73 ans ; nationalité : Khante ; lieu de résidence : les yourtes Olenskie du soviet autochtone de Polnovat ; marié (famille de deux personnes) ; activités économiques : chasse, pêche ; groupe auquel le rattachent ses activités : sédentaire ; analphabète ; sans parti ; condition sociale : koulak, « chamane au tambour » ; privé du droit de vote en 1933 ; condamné à être fusillé et confiscation de ses biens.

Sengepov Ivan Efimovič : 70 ans ; nationalité : Khante ; lieu de résidence : les yourtes de Kurin du soviet autochtone du Kazym ; marié (famille de 4 personnes) ; activités économiques : élevages de rennes, chasse, pêche ; groupe auquel le rattachent ses activités : semi-nomade ; analphabète ; sans parti ; condition sociale : koulak, « chamane à la hache » ; pas d'information sur son droit de vote ; condamné à être fusillé et confiscation de ses biens.
(...)

Vylla Opysev : 35 ans ; nationalité : Nénètse ; lieu de résidence : le pays de la rivière Nadym (enregistré au canton de Surgut) ; marié (famille de 5 personnes) ; activités économiques : élevage de rennes, chasse, pêche ; groupe auquel le rattachent ses activités : nomade ; analphabète ; sans parti ;

condition sociale : koulak, chamane ; pas d'information sur son droit de vote ; condamné à être fusillé et confiscation de ses biens.
(…)

Moldanov Ivan Ivanovič : 59 ans ; nationalité : Khante ; lieu de résidence : la petite ville de Juil'sk du soviet autochtone du Kazym ; marié (famille de 6 personnes) ; activités économiques : élevage de rennes, chasse, pêche ; groupe auquel le rattachent ses activités : semi-nomade ; analphabète ; sans parti ; condition sociale : pauvre, « chamane au tambour » ; pas d'information sur son droit de vote ; condamné à dix ans d'emprisonnement.
(…)

Tarlin Egor Efimovič : 20 ans ; nationalité : Khante ; lieu de résidence : les yourtes de Kur'ex du soviet autochtone du Kazym ; célibataire ; activités économiques : élevage de rennes, chasse, pêche ; groupe auquel le rattachent ses activités : semi-nomade ; analphabète ; sans parti ; condition sociale : pauvre ; pas d'information sur son droit de vote ; condamné à 10 ans de réclusion et à la confiscation de ses biens.

(BIKM.767)

Nombre de familles sont alors séparées définitivement. Ainsi Ivan Ivanovič Moldanov, celui « qui transportait la Femme Sacrée sur un traîneau de sept rennes blancs », fut-il perdu pour les siens après les rafles qui avaient suivi la guerre du Kazym. C'est seulement en 1968 que sa petite-fille apprit par une ancienne détenue de Lugovoe, Ljubov' Xaranzeeva, khante elle aussi, ce qu'il était advenu de l'homme tant pleuré par son épouse Ekaterina Maksimovna Moldanova et condamné à dix ans d'emprisonnement. La rencontre entre Ljubov' Xaranzeeva, la jeune vendeuse qui avait volé les clients sur la quantité de pain et Ivan Ivanovič, l'éleveur pauvre mais « chamane au tambour » avait eu lieu en 1944, dix ans après la guerre du Kazym, un an avant la mort du prisonnier que, seules une paire de bottes et une *malitsa* aux poils de renne envolés, rattachaient à sa liberté passée :

Tu es jeune, tu survivras, tu seras libérée. (…) Cela fait de nombreuses années que je n'ai pas entendu ma langue maternelle. Mon épouse et nos quatre enfants sont restés dans le Kazym, je ne sais rien d'eux, peut-être l'un d'eux est-il encore vivant. J'ignore où je me trouve. Mais parle de moi. J'ai des effets, je te les montrerai ; c'est de la belle ouvrage qui réveillera les souvenirs de ma femme, si elle vit encore (…). Souviens-toi, parle sans faute de ces effets. Je les ai conservés pour prouver qui je suis. Parle surtout de ces manches en loutre. Beaucoup d'hommes ont une *malitsa* avec un capuchon cousu en peau de loutre, mais à l'époque j'étais le seul avec ces manches (…). Je suis un vieillard à présent, peut-être ne vivrai-je pas longtemps. Jeune fille, aide-moi pour qu'on me mette ces bottes de fourrure et cette *malitsa* si je viens à mourir et que tu es là.

(Voldina, 2003, pp. 7-8)

La situation des acquittés n'est guère plus enviable : elle les condamne à une autre peine de mort. Étrangers à la ville rouge, éprouvés par leur détention, encore stigmatisés par le sceau de l'infamie, les hommes de la taïga sont rendus à la liberté. À quelle liberté ? Le site sacré que les mythes chantaient comme le premier endroit où la vie avait repris après le déluge universel (Ajpin, Khanty-Mansisk, 2006 ; D. S.N.d.C.) n'est plus :

Ceux qui ont été libérés de détention ont été jetés dehors. Sans abri, sans nourriture, sans moyen de transport. Aux abords de la ville, au pied d'une colline, ils ont improvisé une hutte le long des rives de l'Irtych pour attendre l'été. Au printemps, la rivière était encore sous les glaces, la terre, toujours couverte de neige. Il était impossible de rentrer tant que le cours d'eau ne serait pas navigable. Ils n'avaient ni nourriture, ni vêtements chauds.
Les vieux habitants de la ville se souviennent qu'à cette époque, sur la route qui mène au petit faubourg d'OMK, sur le sentier conduisant à la rive de l'Irtych ainsi que dans les rues excentrées, on ramassait chaque matin, un ou deux Ostyaks morts. Gelé par le froid et la faim, mort de maladie ou de blessures, ou bien lynché sous couvert de la nuit. C'est peut-être pourquoi, une décennie plus tard, il était déjà difficile de trouver un survivant du soulèvement du Kazym de 1934.

(Ajpin, 2002, p. 256)

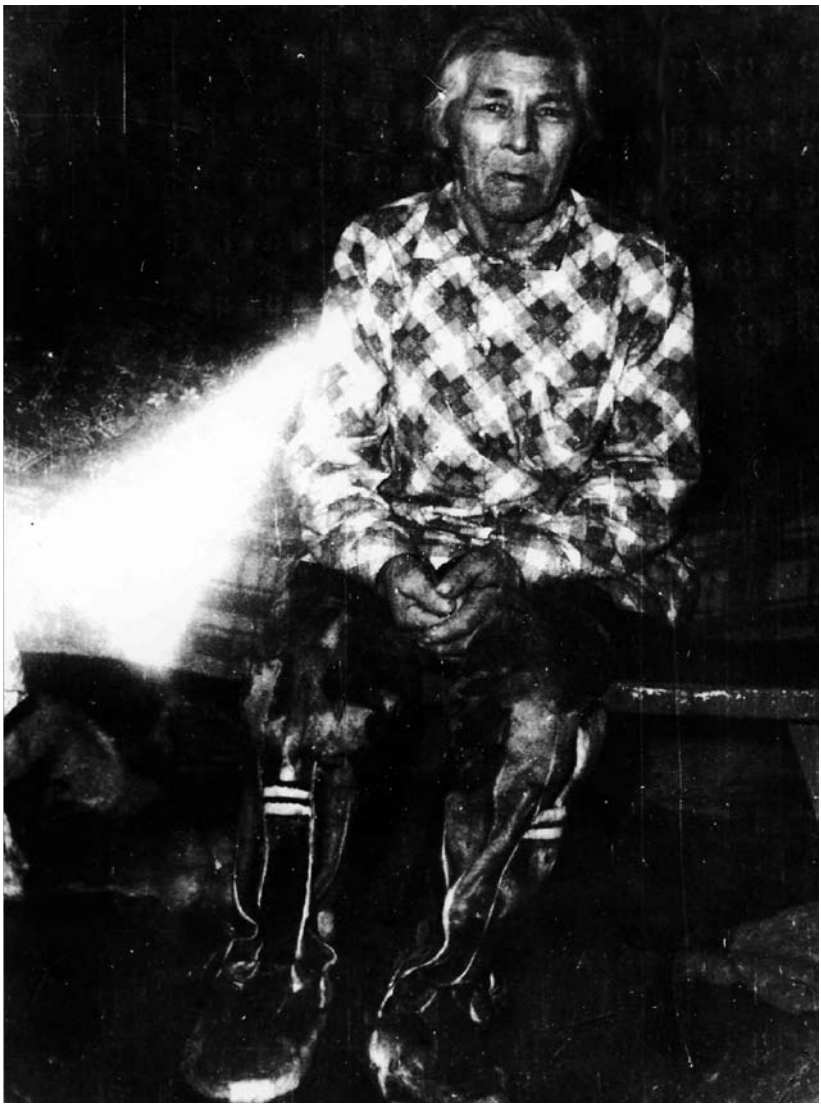


FIG. 8 — V. A. Moldanov (1917-1989), «guerrier» du Kazym.
© archives personnelles d'Olga Kravčenko

Le déni de l'Autre

L'affaire n° 2/49 qui avait commencé le 1er février 1934 est classée le 10 juin 1934. Officiellement, ce dossier longtemps tenu « secret » a été présenté par les autorités comme un simple mouvement contre-révolutionnaire. Dans la Fédération de Russie, la réappropriation de la culture khante passe ainsi par le travail de mémoire sur la guerre du Kazym. Là où prévalait le silence officiel, les écrivains ont commencé à interroger les leurs, à consulter les archives enfin libres d'accès afin de reconstituer cette guerre qui fit trembler la terre du Nord – comme autrefois, les guerriers nénètses « semblables à une terre vivante, à une nuée de moustiques » (*jararxa sajuv nenjang mulgxa*), comme la danse nocturne des guerriers khantes, attisant, lances et sabres au poing, le feu[67] de Tarn la guerrière avant le combat, comme le *ljak*, guerrier selkoupe modèle, capable avec son seul bâton, de dévier le vol des flèches de l'ennemi. Mais cette fois la guerre avait eu un autre visage.

La guerre autochtone ne répond pas à l'existence réelle ou supposée de sympathies autochtones avec un colonel ou des soldats de l'armée blanche cachés dans la taïga après la défaite de Kolčak près de Saranpaul'[68], « d'anciens qui regrettent le règne de l'Empereur Blanc »[69], mais au déni de l'Autre afférent à une idéologie de « l'homme nouveau ». Celle-ci, imposée à travers tout le pays par une armée de cadres locaux et une logistique de nouvelles lois, bouleverse le quotidien de sociétés septentrionales en perpétuel équilibre ; désormais, sous le « Tsar Rouge », « la faim le dispute au travail », comme l'expriment les vaines doléances des guerriers du Kazym et du Num-to qui voient leurs propres vies leur échapper. Quoiqu'il en soit, le fantôme de soldats Blancs semble avoir aussi été une contre-

67. Le feu était alors la bouche aux langues multiples de la divinité khante de la guerre.
68. Budarin, 1968 ; Ajpin, 2002, p. 87 ; Ljudmila Dobrynina, Surgut, 2005.
69. Mandaté par le comité exécutif de canton (*rajispolkom*) pour observer le passage à la vie sédentaire des chasseurs khantes de l'Agan, Feliks Štil'mark (1931-) entendra encore parler d'« un chamane khante qui officie contre les plans du Parti » à la fin des années 1950.

propagande exploitée par les autorités soviétiques pour justifier leurs méthodes policières. Si dans les renseignements relatifs aux prévenus, l'attitude pendant la guerre civile est un élément versé au dossier[70], la déposition d'Efim Moldanov, Khante de Juil'sk, « koulak-chamane » condamné à dix années de réclusion et à la confiscation de ses biens, semble résumer l'état d'esprit de la guerre :

> De l'interrogatoire de Moldanov Efim V., il ressort qu'il haïssait les Russes qui l'obligeaient à transporter du bois avec ses rennes pour la construction de la base culturelle. Il dit : « Le Tsar était mauvais, mais de son temps nous vivions considérablement mieux. Le pouvoir soviétique est pire : il donne des tâches difficiles (les plans) en ce qui concerne le poisson et la fourrure, oblige à donner les rennes pour de la viande. Oui, nous sommes coupables, mais vous l'êtes plus encore que nous ».
>
> (Štil'mark, 2002, p. 149)

Des quatre premiers « koulaks-chamanes » arrêtés par les Russes dans le Kazym, il reste quelques chants recueillis par les époux Moldanov ; l'arrière grand-père de Timofej qui vivait sur le Kur'ex fut l'un des premiers arrêtés et mourut dans la prison de Tobolsk après avoir été dénoncé pour ses pratiques chamaniques (Moldanov, 2003, p. 8-9). À la veille des événements du Kazym ou à leur retour de captivité (certains ont été arrêtés plusieurs fois, tandis que d'autres ont longtemps vécu cachés loin des leurs), ces éleveurs de rennes ont donc créé des chants qui sont interprétés jusqu'à aujourd'hui, par les Moldanov et les Sengepov notamment. Le chant est un trait essentiel de l'homme du Nord, et le chant personnel que l'auteur crée et identifie

70. Le 27 mars 1934, moi, chef OO PP OGPU de l'*oblast* de l'Ob et de l'Irtych Dudko, ai interrogé en qualité de coupable Moldanov Ksenofont Petrovič, 45 ans – il ne sait pas exactement –; natif du village de Juil'sk; soviet autochtone du Kazym; *rajon* de Berëzovo; lieu de résidence, Juil'sk; nomade, éleveur de renne, pêcheur et chasseur; marié, deux fils et trois filles – le fils aîné a 12 ans, la fille aînée, 8 – qui vivent dans le village de Juil'sk; il a 38 rennes, 10 traîneaux, 10 attelages de rennes, deux yourtes de bois, 1 tente, 2 chiens, deux fusils, 10 filets, 1 senne, 10 nasses et 3 barques; analphabète, sans parti, n'a pas pris part au travail commun et révolutionnaire; n'a pas de passé judiciaire; n'a pas servi dans l'armée blanche; n'a pas pris part à un mouvement armé (cité *in* Ajpin, 2002, p. 287).

comme sa propre biographie chantée, « son propre rapport au monde » (Z. N. Lozjamova, Khanty-Mansisk, 2005 ; D. S.N.d.C.), en est l'une des formes les plus répandues.

Le chant de Paška Tarlin (Pavel S. Tarlin) organisait le monde en son absence et fut prémonitoire : « Dunja, sa petite-fille grande comme un doigt » enterra tous les hommes de sa lignée ; seule sa bru, comme il l'avait aussi chanté, demeura en vie. D'ailleurs sur une photo prise par V. G. Balin lors de la fête du premier mai 1939 à la base culturelle du Kazym, les femmes et les fillettes des yourtes voisines posent seules devant les portraits de Marx et de Lénine.



FIG. 9 — La célébration du 1er mai 1939. Groupe de femmes de yourtes voisines. Base culturelle du Kazym, © V.G. Balin & GMPiČ, XM-4394/18

Arrêté également comme l'un des organisateurs du soulèvement contre-révolutionnaire et privé de son troupeau au profit du kolkhoze, Timka Epjum (Timofej E. Moldanov) a composé un chant qui célèbre la beauté et l'intelligence de ses rennes, familiers de toutes les rues de

Khanty-Mansisk comme de leur taïga natale. Une loi présidentielle sur la réhabilitation et le dédommagement des biens confisqués par l'État a suscité un espoir pour son fils, Dmitrij, qui depuis qu'il est retraité (1998), est retourné vivre sur le territoire clanique traditionnel des siens[71]. Les longues démarches auprès du tribunal de Belojarsk, les allers et retours coûteux ont enfin abouti : on lui a accordé 8 400 roubles pour les 1 100 rennes paternels ; soit, entre les frais de justice et de déplacement, 3 300 roubles. L'État lui a donc remboursé 3 roubles chaque renne confisqué de Timka Epjum. Il est vrai, comme le soulignait Gennadij Rajšev que « si l'État avait rendu à chacun son dû, il serait ruiné » (Khanty-Mansisk, 2005 ; D. S.N.d.C.)

La guerre du Kazym a tragiquement et durablement influé sur le monde du Kazym, physiquement comme psychiquement[72], cette guerre annonce les coups mortels que la décennie portera à cette culture « traditionnelle »[73]. Car au-delà du « déni » de l'Autre amorcé à l'hiver 1933-1934, c'est désormais toute la culture autochtone (chamanisme, semi-nomadisme, etc.) qui doit perdre son sens, ce dont témoignent l'embrigadement dans les kolkhozes et l'ouverture de musées ethnographiques. Tel le musée de l'histoire régionale du district des Khantes-Mansis, actuel Musée de la Nature et de l'Homme, fondé en juillet 1932, mais qui ne fonctionnera qu'à partir de novembre 1936. Parmi ses premiers objets, nombre d'entre eux ne sont-ils pas fournis

71. Viktor Žuravlëv, *Poslednie otšel'niki*, couleurs, Finno-Ugorskij mir, Khanty-Mansisk, 2004, 29 mn 45.

72. Ainsi, comme d'autres familles du Kazym, le vieux chamane Volli a-t-il quitté sa rivière lors de la guerre pour s'installer avec les siens dans le pays du Jugan où il a changé de nom. Emprisonné néanmoins à Surgut, il a réussi à s'évader. Parce qu'il a dû lui-même cacher son savoir traditionnel, il a expliqué à son petit-fils Vasilij, chamane lui aussi, que le mal-être de la société khante postsoviétique (alcoolisme, maladies, violence domestique) était en partie lié à la destruction du système de défense que représentait le chamanisme pour les siens : « Si tu as un don, il ne faut pas le cacher ; on ne peut pas refuser d'aider les gens » (Vasilij Knaz'janov, Surgut, 2006 ; D. S.N.d. C.).

73. Le terme est évidemment à considérer de manière circonstanciée, puisque par leur situation géographique, les Khantes sont depuis longtemps en contact avec d'autres cultures. Leur perception du monde est le fruit d'interactions marquantes liées notamment au monde russe : la colonisation / christianisation, puis la soviétisation / athéisme et enfin la conquête industrielle / ethnicité.

par la section de district du NKVD[74] ? Réifiée, bientôt folklorisée, la culture commence d'échapper à ses acteurs dans les années 1930.

Ce que la guerre du Kazym a initié, les années 1937-1938 l'ont peaufiné avec ses quotas à remplir de chamanes, d'éléments antisoviétiques : la culture autochtone est mise sous clef, accusée de « nationalisme local » de façon à justifier une nouvelle vague d'arrestations dans la taïga.

En effet, dans le district autonome des Khantes-Mansis plus de 900 personnes ont été injustement dénoncées et fusillées entre 1937 et 1939 (*Političeskie repressii*…, 2002, p. 9) : « En 1937, Filipp Ivanovič ainsi que son frère Dmitrij ont étés emmenés et déclarés coupables d'être les organisateurs d'un groupe d'émeutiers-terroristes. Le 5 décembre 1937, la troïka du NKVD de la région d'Omsk a condamné les frères selon l'article 56-10-11 de la RSFSR à être fusillés » ; « Début décembre, on est venu les chercher. Quelqu'un les a dénoncés, comme quoi ils préparaient un soulèvement » (GAXMAO.422.20.1.1-3,1-2). Des dénonciations spontanées, mais aussi sous la contrainte comme le vieil Ivan, menacé d'être enlevé à ses neuf enfants et emmené s'il ne donnait pas les noms de quelques « ennemis de classe » (Tanja Merova, Khanty-Mansisk, 2005 ; D. S.N.d.C.).

Si un oncle de l'écrivain E. D. Ajpin, K. K. Ajpin, figure en lettres d'or sur le monument aux morts de la Grande Guerre Patriotique de Khanty-Mansisk, c'est seulement grâce à un article paru en 1990 que l'exécution du chamane Stepan Ajpin, né en 1891 et fusillé en 1937 à Ostjako-Vogul'sk, a été révélée aux siens (Patronova, 190, p. 5). Venu au début de septembre vendre sa pêche à Var'ëgan, sa langue, déliée par l'alcool, l'a trahi : « Ne pensez pas que ce soit la forêt qui brûle, ce sont les Blancs qui font un feu des Rouges ». Répétées à un membre de

74. Ainsi la couverture sacrificielle des Khantes du Kazym (pièce XM 372, entrée le 26 août 1936), le tambour chamanique du Khante de l'Est M. A. Mumrakov (pièce XM 386, entrée en 1936), etc. Les structures locales, telles le comité exécutif de canton de Berëzovo, pourvoient également aux collections du musée : la poupée *akan'* des Khantes du Nord (XM 435, entrée en 1936), le « cygne », instrument de musique à cordes pincées (pièce XM 444, entrée en 1936), le grand tapis sacrificiel des Khantes du Nord (pièce XM 380, entrée en 1937), les fausses nattes (pièce XM 468, entrée en 1936), le caftan des Khantes du Nord (pièce XM 8650, entrée en 1937), etc.

la section du NKVD de Surgut, ces paroles déclenchent une enquête aux conclusions accablantes : outre que le témoignage de villageois confirme divers propos « contre-révolutionnaires et diffamatoires » de Stepan Ajpin, il apparaît que ce chasseur-pêcheur est chamane. Interrogé début décembre, emprisonné, le prisonnier est déféré le 3 janvier 1938 devant la troïka qui le condamne à mort. Le 20 janvier 1938, aux côtés de plusieurs relégués, il est le cent trente cinquième fusillé dans la capitale d'un district « national » qui vient de fêter le septième anniversaire de l'autonomie des peuples du Nord. Stepan Ajpin, qui avait prédit que les Rouges se brûleraient à leur propre flamme, sera réhabilité le 28 juin 1989.

Les arrestations sont parfois déguisées : le père d'Aksin'ja Merova est simplement convoqué au soviet, mais ne reviendra jamais (Aksin'ja Merova, Xurumpaul, 2004 ; D. S.N.d.C.) ; le père d'Anastasija Sajnaxova à qui des hommes en traîneaux viennent de demander de leur fournir des rennes dispos ainsi que de les accompagner, « car ses rennes ne leur obéiraient pas », ne rentrera jamais (Aksin'ja Sajnaxova, 2002). Si l'arrière grand-père et le grand-père de Tanja Merova ont pressenti l'imminence de leur arrestation et se sont cachés dans la taïga en 1938 (Marija Merova, Khanty-Mansisk, 2006 ; D. S.N.d.C.), Dmitrij Nikitič demeuré avec les femmes en tant que cadet a été emmené, perdu à jamais pour les siens. Glafira Serebrjannikova, dont le père né en 1875 était l'un des rares Mansis d'Učin'ja sachant lire et écrire, se souvient de l'arrivée de prisonniers en 1937 dans la capitale :

> Lorsque papa a été arrêté, j'avais dix-neuf ans, j'étais élève en septième classe à Khanty-Mansisk. Une de mes connaissances m'a dit que père était ici. On ne laissait personne l'approcher, la police y veillait. En septembre, des captifs faisaient une étape. Ils allaient en rangs par trois. Septembre était chaud, la journée ensoleillée. Nous nous ruâmes hors de l'école, nous approchâmes afin de voir les nôtres de plus près. On voulait nous chasser, on nous criait dessus. Autour, il y avait la police et puis un long ruban noir éployé, interminable : des Khantes qui portaient leurs chaudes *malitsa* et des *kisy*. De l'eau ruisselait, qui se mêlait à leurs larmes.
>
> (GAXMAO.422.11.1.1-3)

Il est vrai que parvenir à destination représentait déjà un exploit en soi :

> L'hiver a été rude en 1938, moins 50°. Des gens qui se rendaient dans un village ont aperçu un groupe de captifs, et parmi eux, des parents à nous. Sans doute faits prisonniers à Berëzovo. Ils avaient été déshabillés, certains étaient nus pieds. Ils ont marché ainsi, pieds nus, dans le froid, sur des kilomètres. Cela, tu ne le trouveras écrit nulle part. Tu verras juste le nom de ceux qui sont arrivés vivants à Khanty-Mansisk pour y être achevés.
>
> (Tanja Merova, Khanty-Mansisk, 2006 ; D. S.N.d.C.)

Des habitants de la capitale ont parfois croisé de « simples » condamnés à une peine de prison, portant leurs vêtements d'hiver en peaux de renne. Traînés peut-être au bain, à un travail quelconque. D'anciens gardiens en ont parlé à R., il y a longtemps. Mais aujourd'hui R. ne veut plus se souvenir (R. X…, Khanty-Mansisk, 2006 ; D. S.N.d.C.). Comme la ville ne veut plus se souvenir, puisque la rivière près de laquelle les condamnés étaient fusillés est à présent asséchée, que le commissariat dans lequel les prévenus étaient jugés et condamnés à mort a aujourd'hui disparu. Ne restent que tous les ossements trouvés alentour lors de la pose des fondations de nouveaux bâtiments. Ne demeure que la liste des victimes de la vague rouge parue au début des années 1990 dans le journal mansi *Lujma Seripos* et grâce à laquelle Aksin'ja Merova et Anastasija Sajnaxova ont leur père (Aksin'ja Merova, Xurumpaul, 2004 ; D. S.N.d.C.). D'autres familles ne sauront jamais vraiment ce qui s'est passé, comme pour Pëtr Nëmysov arraché aux siens, mais dont l'existence même a été biffée, jusqu'à ce jour, de tout document (Evdokija Nëmysova, Khanty-Mansisk 2005 ; D. S.N.d.C.). Dans des sociétés où le vivant rassemble précieusement ses cheveux tombés et ses ongles coupés dans un petit sac afin de paraître entier dans le monde d'en bas (Maria Vagatova, Khanty-Mansisk, 2004 ; D. S.N.d.C.), où les défunts emportent un soleil et une lune dans leur tombe (Eremej Ajpin, Die, 2001 ; D. S.N.d.C.), comment composer avec des charniers tenus secrets ? Les vagues de répression des années 1930 ont volé la vie de Khantes, de Mansis, de Nénètses de la forêt, elles

ont aussi volé leur mort. Derrière chacun d'eux, il y avait toujours un suspect. Et le fantôme dérisoire de femmes affamées qui, ces hivers-là, 1934 et 1937, partirent dans la taïga sur des skis de chasse trop grands pour elles.

Histoire contre histoire

L'afflux massif d'une population allogène qui chasse parfois les chasseurs-pêcheurs sibériens hors de leur territoire traditionnel, le nouveau découpage administratif éponyme qui revient sur l'autonomie héritée de l'empire, les quotas de la soviétisation contraires à l'économie traditionnelle rythmée par les activités saisonnières, le culte soviétique de l'homme étranger à la perception holistique des peuples sibériens : les deux mondes s'excluent l'un l'autre. Le malentendu entre le pouvoir et l'autochtonie commence dans ces années trente, là où l'instituteur Arkadij Loskutov écrit : « Vous êtes vous-mêmes les propres artisans de votre existence et vous devez la construire comme le commande le pouvoir soviétique, le pouvoir du peuple des travailleurs » (GMPiČ, Loskutov.10.3.) ; là où les Mansis de Sartynja, pressentant le danger, envoient à l'école de Loskutov leurs enfants accompagnés par un adulte chargé de veiller à ce qu'ils restent mansis. Aujourd'hui, Tat'jana Gogoleva, député mansie, s'interroge sur les soixante-dix années qui ont transformé trop d'hommes debout en êtres « parasites » (Tat'jana Gogoleva, Khanty-Mansisk, 2006 ; D. S.N.d.C), alors que le Nord fait vivre la Russie. Marija Merova, née le jour où son grand-père a été emmené par les Rouges en 1938 entrevoit encore une génération autochtone sacrifiée, d'une autre façon : « Les kolkhozes se sont effondrés, la jeunesse qui vit dans les grands villages ou les villes a tout oublié, elle est désœuvrée, elle boit ; elle aspire à un monde qui lui est fermé. Aller de l'avant est difficile, retourner sur ses pas lui est impossible » (Marija Merova, Khanty-Mansisk, 2006 ; D. S.N.d.C).

En s'immisçant dans leur vie, le pouvoir soviétique a rompu l'équilibre de microsociétés qui lui sont étrangères ; il se contente

d'appliquer localement ce qu'il pratique à l'échelle du pays : « Les pères sont tombés lors des répressions, les fils sont tombés sur le front » (Ogryzko, 2003, p. 326). Et la taïga des petits-fils s'est industrialisée comme l'avait pressenti en 1932 l'académicien Gubkin, comme le préconisaient G. N. Den'gin et Kuznecov, fin 1935-début 1936, dans leur *Bref aperçu des matières premières du district national Ostjako-Vogul'sk*[75]. La toundra également fait l'objet d'une exploitation intensive, puisqu'en 1942, dans le district Yamalo-Nénètse, le *Glasevmorput'* avait trouvé des gisements de gaz et de pétrole. Le pouvoir a modernisé sa collecte de l'or. Et face à cette quête, il arrive aujourd'hui que les chasseurs de la taïga reprennent les armes (Balzer, 1999, p. 4 ; Toulouze, 1995, p. 148).

Les koulaks et les chamanes sont moins des éléments contre-révolutionnaires actifs que le symbole vivant, non seulement d'une forme de pensée originale et autonome, mais surtout d'une adaptation des hommes à un milieu (nombre de peuples du Nord sont eux-mêmes allogènes sur leur territoire si l'on considère que, jusqu'au XVIII[e] siècle encore, la carte ethnique du nord-ouest sibérien était fluctuante). Les mettre hors-jeu, c'était à la fois annihiler un savoir traditionnel et vulnérabiliser les communautés autochtones. Il n'y a pas de « contre-révolution », sinon une mobilisation autochtone face à la déclaration de guerre des autorités[76], un jeu de miroir face au pouvoir aveuglé par sa crainte de faillir et sa rhétorique « contre-révolutionnaire » dépourvue de sens, si l'on considère que, extérieure *de facto*, la vision autochtone du monde percevait avant tout la pérennité de

75. Lors d'une séance extraordinaire de l'Académie des Sciences à Sverdlovsk en 1932, Ivan M. Gubkin affirmait la nécessité de prospection en Sibérie occidentale afin de développer le secteur du gaz et du pétrole dans le pays, et la même année, dans la *Pravda*, l'académicien disait venu le temps de prospecter le versant oriental de l'Oural. Quant au rapport arguant que « la terre des Khantes et des Mansis doit au plus vite s'industrialiser. C'est pourquoi il convient de soumettre son territoire à une exploration systématique et minutieuse (…) », il se trouve au Musée de la géologie, du pétrole et du gaz à Khanty-Mansisk (MGN ; G.1.1.24).

76. La terminologie officielle parle autant de « liquider » l'analphabétisme que les éléments contre-révolutionnaires. Ainsi dans son rapport du 29 mars 1941, le chef de la base culturelle du Kazym, Krylatov, mentionne-t-il encore l'agression à l'arme blanche d'un « liquidateur », la jeune Komsomole Dudnikova, par Grigorij Togolmazov, fils de chamane, dans une tente isolée des yourtes de Xullor (*Sud'by*, 1994, p.295).

l'autorité russe, comme le traduit le maintien fréquent, dans l'usage, du mot « Tsar » (Ajpin, 1998, p. 119-122 ; *Sept chants…*, 2000). Seule sa couleur avait changé. Rouge.

À leur façon, les autochtones du nord-ouest sibérien ont plutôt tenté de négocier leur intégration dans un nouvel espace. Par le bruit des armes certes, mais surtout en puisant dans leur propre tradition, dans leur rapport intime et essentiel au monde :

> Je me souviens d'un épisode, avant même que je ne fusse scolarisée. Papa rentra du village, affligé. D'après la conversation de mes parents, je compris qu'il y avait eu une réunion. Devant tout le monde, il avait été rabroué et déshonoré. Les grands chefs, derrière leur table rouge, avaient dit que les autres hommes avaient dépassé de deux à trois fois le quota de pêche et de fourrure prévu par le plan, là où lui n'avait même pas été capable de réaliser un seul des quotas. Un paresseux de la sorte était-il digne de figurer dans le kolkhoze qui portait le nom du camarade Staline ? Ils n'avaient pas écouté la raison des malheurs de mon père.
> Après le thé, papa saisit notre *nytarma* [support d'âme de mort (nénètse)], lui donna deux chiquenaudes et l'emporta dehors en le sermonnant : « Allons, mets-toi au travail ; ils vont nous chasser du kolkhoze. Et où irons-nous ? ». Bien sûr l'âme de grand-père ne demeura pas sourde. Mon père attrapa dans ses pièges quelques renards bleus. Jusqu'à aujourd'hui, j'ignore si cela suffit à réaliser le plan. Je pensais alors que le plan était quelque chose de grand, d'avide. Il n'avait de cesse d'exiger. Entre eux, les adultes disaient que, été comme hiver, il fallait le remplir, le dépasser. Le plan était plus fort que les divinités et les chamanes.
>
> (Lapsuj, 2006, p. 137)

Le rapport des forces ne laissait guère le choix. Et sans doute, par rapport à d'autres peuples du Nord, Nénètses, Khantes et Mansis ont-ils partiellement réussi dans cette négociation délicate de leur entrée dans l'Union à sauvegarder une partie d'eux-mêmes, secondés il est vrai, à son insu, par un régime destructeur et replié sur lui-même pendant des décennies. Tout en détruisant, le pouvoir soviétique a fossilisé nombre d'éléments culturels.



FIG. 10 — Mémorial aux victimes des répressions.
Khanty-Mansisk, 2008, © D. SNdC

Les plaies ne sont pas tout à fait refermées : les descendants des « guerriers » du Kazym ont demandé justice au procureur de la région de Tioumen, mais se sont vu opposer un refus à la réhabilitation des 49 personnes impliquées dans ce qui reste, aux yeux de la nouvelle Fédération de Russie, « le soulèvement du Kazym ». C'était le 29 décembre 1993. Après tout, ces fantômes scellaient malgré eux, la grandeur de la jeune Union et leur tombe anonyme, la victoire sur des démons intérieurs. Même refus essuyé par la *mandalada*[77] nénètse de l'Oural Polaire (Vallikivi, 2005, p. 47). En outre, la politique de

77. *Cf.* le verbe nénètse *măndălă (s')* : « être réuni en tas, regroupé ; être réunir pour débattre » et nombre de substantifs *măndăl* (« tas »), *măndălăda* (« entassement, regroupement ») et *măndălăva* (« action d'entasser, de regrouper ; attroupement ; émeute).

réhabilitation décidée à l'ère Khrouchtchev (une autre allait suivre sous Gorbatchev) a revêtu un caractère administratif essentiel, mais formel : le plus souvent, les autorités ne prirent pas la peine de prévenir les familles intéressées. Et encore en octobre 2006, pour les célébrations du Jour des Victimes des répressions, aucun mot n'a été prononcé à propos du bruit des armes dans les toundras et les taïgas, aucun représentant autochtone n'était présent.

Comme si les années 1930 avaient été un passage obligé, sur lequel il n'y avait pas à revenir… Le pouvoir soviétique montra sa puissance et étendit son autorité dans les espaces infinis du Nord comme dans les esprits. La productivité du Num-to reprit et fit douter de la présence de la déesse du Kazym, les hommes revinrent rarement des villes rouges, les femmes durent se mesurer dans des olympiades de tir et les enfants des bases culturelles mirent en scène *Les trois petits cochons* pour plaire à leur instituteur et au petit-père Staline[78]. La génération des aînés qui alliaient les forces physique et spirituelle des héros traditionnels (près de la moitié des prévenus sont qualifiés de « chamane » dans la liste établie par les autorités à propos des participants réels ou supposés de la guerre du Kazym) n'avait plus sa place dans la société nouvelle en construction, uniquement soucieuse d'elle-même, de la dictature d'un progrès entr'aperçu qui triompherait des ruines orgueilleuses du passé. Pour « naître une seconde fois » comme le veut la propagande soviétique[79], il faut évidemment savoir mourir.

78. En 1936, un cliché du spectacle fut pris par l'instituteur Arkadij N. Loskutov qui photographia la vie de la base culturelle du Kazym au début des années 1930.
79. Une terminologie argumentée dans nombre de recueils consacrés aux littératures du Nord, depuis *My – ljudi Severa (1949)* jusqu'à *Vtoroe roždenie* (1983) consacré aux initiateurs des littératures autochtones du Nord.

SOURCES

Informateurs

Ajpin, E. D. (1948), Khante de l'Agan
Ernyxova, O. D. (1966), Khante du Kazym
Gogoleva T. S. (1961), Mansie de la Sos'va
Gyndišev, D. (1931-2004), Khante du Petit Ob
Merova, A. S. (1932), Mansie de la Sos'va
Merova, M. S. (1938), Mansie de la Sos'va
Merova T. S. (1971), Mansie de la Sos'va
Moldanov, T. A. (1957), Khante du Kazym
Njomysova, E. A. (1936), Khante de l'Ob Moyen
Sengepov, A. M. (1932), Khante du Kazym

Archives

Arxivnyj otdel Administracii municipal'nogo obrazovanija Berezovskij rajon (Département des archives de la municipalité de Berëzovo) :

AMB, fonds 66, inv. 14, dos. 12, folios 1-7 [Lidija Afanas'evna Plaxotnikova, née en 1925]

AMB, fonds 66, inv. 14, dos. 12, f. 8-12 [Anna Petrovna Koneva]

AMB, fonds 66, inv. 14, dos. 12, folios 13-18 [Nina Ivanovna Silina Brylina, née en 1921]

AMB, fonds 66, inv. 14, dos. 12, folios 19-20 [Aleksandra Aleksandrovna Taskaeva-Taškinova]

Arxivnyj otdel Administracii municipal'nogo obrazovanija gorod Surgut (Département des archives de la municipalité de Surgut) :

AMS, fonds 61, inv. 1, dos. 114, f. 4-8 [Anna Ignat'evna Vasil'eva Kuznecova]

Berezovskij istoriko-kraevedčevskij muzej (Musée de l'histoire et des traditions populaires de Berëzovo)

BIKM, *Obvinitel'noe zaključenie po delu n° 2/49 « O kontrrevoljucionnom*

vystupleniem protiv sovetskoj vlastu tuzemcev Kazymskoj tundry», fonds n° 767.

BIKM, *Vospominanija Astraxancevoj L. N.*, n° 768.

Central'nyj gosudarstvennyj istoričeskij arxiv (Archives centrales historiques d'État)

CGIA, fonds 3977, inv. 1. dos. 56, f. 47.

Gosudarstvennyj arxiv Xanty-Mansijskogo avtonomnogo okruga (Archives d'État du district autonome des Khantes-Mansis)

GAXMAO, fonds 1, inv. 3, dos. 12, f. 46 [Nina Ivanovna Alačeva, lettre datée de 1934]

GAXMAO, fonds 16, inv. 3, dos. 16, f. 19 [Pelageja Alekseevna Tixonova de Samarovo, lettre du 28 septembre 1934]

GAXMAO, fonds 111, inv. 3, dos. 9, f. 85-86 [Semjon Vasil'evič, David Semjonovič, Leljana Ivanovna Pakin, lettre du 19 août 1931]

GAXMAO, fonds 157, inventaire 5, dossier 8, fol 3-4 [Šura Kulikov, lettre du 18 mars 1932]

GAXMAO, fonds 256, inv. 1, dos. 193, f. 8 [Evgenij Semjonovič Purtov]

GAXMAO, fonds, 293, inv. 1, dos. 16, f. 4-8 [Marija Evlampievna Ivanova, née en 1921]

GAXMAO, fonds 422, inv. 17, dos. 1, f. 1-4 [Tais'ja Nikolaevna Nabokix, née en 1928]

GAXMAO, fonds 422, inv. 11, dos. 1, f. 1-3 [Glafira Filippovna Serebrjannikova]

GAXMAO, fonds 422, inv. 20, dos. 1, f. 1-2 [Aleksandra Jakovlevna Gogoleva]

Gosudarstvennyj arxivo-obščestvennyx i političeskix ob"edinenij Tjumenskoj oblasti (Archives d'État des associations publiques et politiques de la région de Tioumen)

(citées par Ernyxova, E. D., *Kazymskij mjatež…*)

GA OPOTO, f. 68, inv. 1, dos. 131, f. 1-7 [Note de service d'I. P. Urevič du *rajon* de Berëzovo au procureur du district, avant le 2 février 1932]

GA OPOTO, f. 107, inv. 1, dos. 121, f. 94-95

Gosudarstvennyj Muzej Prirody i Čeloveka (Musée de la Nature et de l'Homme) :

GMPiČ, Livre 1736, fonds n.v., dos. 23, f. 1-4 [A. D. Novoselov, né en 1919]

Gosudarstvennyj Muzej Prirody i Čeloveka (Musée de la Nature et de l'Homme):

GMPiČ, Loskutov: fonds n° 2352/537 «a»:

1. O vosstanii kulakov i šamanov na Kazyme v 1933-1934 gg. (33 feuillets)
2. Eto bylo v Kazyme (7 feuillets)
3. Snova v poxod
4. Na poxod na ozero Num-to
5. Iz obvinitel'nogo zaključenija po delu o kulakax i šamanax Kazyma ot 10 ijunja 1934 (9 feuillets)
6. O Kazymskom vosstanii1933-1934
7. Iz kulacko-šamanskogo vosstanija na Kazyme
8. K istorii (8 feuillets)
9. Sans titre (9 feuillets)
10. *Emas Ruma* (9 feuillets)

Komitet po delam arxivov Administracii municipal'nogo obrazovanija gorod Neftejugansk (Comité des archives de la municipalité de Neftejugansk)

AMN, fonds 128, inv. 1, dos. 3, fol. 19-24 [Nikolaj Afanas'evič P'jankov, né en 1932]

Muzej Geologii, nefti i Gaza (Musée de la géologie, du pétrole et du gaz)

MGNiG, fonds 1, inv. 1, dos. 24.

Bibliographie

AJPIN, E. D.

1994, *Obrečënnye na gibel'. Publicistika poslednyx let*, (Moscou), 111 p.

1995, *Kljatvoprestupnik*, in *Kljatvoprestupnik* (Moscou, Naš Sovremennik), pp. 81-100.

1998, *U gasnuščego očaga*, (Ekaterinbourg/Moscou, Sred.-Ur. Knižn. izd. Faktorija Arktiki), 256 p.

2002, *Bož'ja Mater' v krovavyx snegax* (Ekaterinbourg, Pakrus), 304 p.

2003, «Je vois déferler», *Sibérie. Paroles et Mémoires*, (Paris, Publications Langues O'), A.-V. Charrin (éd.), vol. 28-29, pp. 19-26.

2005, *L'Étoile de l'Aube*, (Paris, Éditions du Rocher), traduit du russe par Dominique Samson Normand de Chambourg, 365 p.

Al'kor, K. JA.

1934, Novaja pis'mennost' narodov Severa, *Al'favit oktjabrja. Itogi vvedenie novogoalfavita sredi narodov RSFSR*, (Moscou/Léningrad), pp. 81-89.

Balzer, M. Mandelstam

1999, *The tenacity of ethnicity. A Siberian saga in global perspective* (Princeton, Princeton University Press), 326 p.

Belenkin, I. F.,

1973, *Večnyj svet*, (Novossibirsk), pp. 14-15.

Budarin, M.

1968, *Byli o sibirskix čekistax*, (Omsk, Zapadno-Sibirskoe izd. Omskoe otdelenie).

Dunin-Gorkavič, A. A.

1904, *Tobol'skij Sever* (Saint-Pétersbourg), t. 2, 353 p.

Ernyxova, O. D.

2003, *Kazymskij mjatež: Ob istorii Kazymskogo vosstanija 1933-1934 gg.* (Novossibirsk, Sibiriskij xronograf), 160 p.

Evladov, V. P.

1992, *Po tundram Jamala k Belomu ostrovu. Èkspedicija na Krajnij Sever poluostrova Jamal v 1928-1929 gg.* (Tioumen, Institut problem osvoenija Severa SO RAN), 281 p.

Forsyth, J.

1992, *A history of the peoples of Siberia* (Cambridge, Cambridge University Press), 455 p.

Golovnëv, A. V.

1995, *Govorjaščie kul'tury: tradicii samodijcev i ugrov* (Ekaterinbourg, UrO RAN), 606 p.

Golovnev, A. V. et G. Osherenko

1999, *Siberian survival. The Nenets and their story* (Ithaca/Londres, Cornell University Press), 176 p.

Jakobij, A. I.

1895, Ostjaki severnoj časti Tobol'skoj gubernii, *Ežegodnik Tob. gub. muzeja*, vyp. IV, pp. 1-25.

Kniga rasstreljannyx. Martirolog pogibšix ot ruki NKVD v gody bol'šogo terrora, (Tjumenskaja oblast')

JAKOBIJ, A. I.

1999, sost. R. S. Gol'dberg, (Tioumen, Tjumenskij Kur'er), tome 1, 512 p. & tome 2, 464 p.

LAPSUI, A.

2006, Les sept sens de la toundra, *Sigila. Secrets des sens*, (Paris, Gris-France), traduit du russe par Dominique Samson Normand de Chambourg, n° 18, pp. 127-137.

LEETE, A.

2004, *Kazymskaja vojna: vosstanie xantov i lesnyx nencev protiv sovetskoj vlasti*, (Tartu, AO Vali Press), 286 p.

2007, *La guerre du Kazym. Les peuples de Sibérie occidentale contre le pouvoir soviétique (1933-1934)*, (Paris, L'Harmattan), coll. Bibliothèque finno-ougrienne, 320 p.

Legenda-byl': Ozero Numto «Nebesnoe ozero, Bož'e, Svjatoe ozero»

2003, *Kazymskie čtenija*, (Khanty-Mansisk, Poligrafist), 35 p.

MARIE, J.-J.

2003, *Staline*, (Paris, Fayard), 993 p.

MIGAIROU, L.

1993, Campagnes perdues, villes impossibles, *Quelle Russie? Les racines et les rêves d'une société dépaysée*, (Paris, Éditions Autrement), p. 112-122.

MOLDANOVA, T. A.,

1993, *Srednyj Mir Anny iz Malanga, Severnaja kniga*, (Tomsk), pp. 61-93.

1996, *V gnezdyške odinokom*, Literatura Tjumenskogo kraja, (Tioumen, SoftDizajn), kn. III, pp. 171-190.

2003, Ličnye pesni pervyx repressirovannyx, *Kazymskie čtenija*, (Khanty-Mansisk, Poligrafist), pp. 8-9.

2007, *Les caresses de la civilisation*, (Paris, Éditions Paulsen), traduit du russe par Dominique Samson Normand de Chambourg, 150 p.

MY – ljudi Severa,

1949, (Léningrad, Molodaja Gvardija), 271 p.

Naša obščaja Gor'kaja pravda. Istoriko-kraevedčeskij sbornik,

2003, red. sost. L. V. Caregradskaja, (Khanty-Mansisk, Poligrafist), 352 p.

Ogryzko, V. V.

1999, *Pisateli i literatory maločislennyx narodov severa I dal'nego vostoka. Biobliografičeskij spravočnik* (Moscou, Literaturnaja Rossija), č. 2, 548 p.

2003, *Mansijskaja literatura* (Moscou, Literaturnaja Rossija) 380 p.

Očerki istorii Kody

1995, (Ekaterinbourg, Volot), 192 p.

Patranova, V.

1995, Uznik pod nomerom 135, *Leninskaja Pravda*, 15 décembre, (Khanty-Mansisk), p. 5.

Pimanov, A. S.

2000, Kazymskoe vosstanie (1930-34), *Jugorija: Ènciklopedija Xanty-Mansijskogo avtonomnogo okruga*, (Khanty-Mansisk,), t. 2, p. 13.

Političeskie repressii 1930-1940-x godov v vospominanijax i ličnyx dokumentax žitelej Xanty-Mansijskogo avtonomnogo okruga, sbornik dokumentov

2002, sost. E. M. Bragina, Ju. V. Lazareva, L. V. Nabokova, (Khanty-Mansisk, Poligrafist), 262 p.

Repressirovannye ètnografy,

2002, sost. D. D. Tumarkin, (Moscou, Vostočnaja literatura RAN), 343 p.

2003, sost. D. D. Tumarkin, (Moscou, Vostočnaja literatura RAN), 495 p.

Rytheu, Ju. S.

1978, Ceux qui ont enjambé des millénaires, *Europe. Littératures du Grand Nord soviétique,* (Paris, Éditeurs Réunis), pp. 6-16.

Samson Normand de Chambourg, D.

2004, Fragments de l'Orient russe: présentation et traduction d'un passage de *La Mère de Dieu dans des neiges de sang* de Eremej Ajpin, *Sigila. Orients – orientes*, (Paris, Gris-France), n° 13, pp. 177-186.

Slezkine, Y.

1994, *Arctic mirrors: Russia and the small Peoples of the North* (Ithaca/ New York, Cornell University Press), XI-456 p.

Sommier, S.

1885, *Un' estate in Siberia fra Ostiacchi, Samoiedi, Sirieni, Tatari, Kirghisi e Baskiri* (Florence, Ermanno Loesher), VIII-634 p.

Sovetskaja Arktika,

1937, *Sovetskaja Arktika,* n° 11, p. 74

Sud'by narodov Ob'-Irtyšskogo-Severa (Iz istorii nacional'nogo gosudarstvennogo stroitel'stva 1822-1941)

1994, (Tioumen), 320 p.

Štil'mark, F. R.

2002, Xudaja vlast', *Xantyjskaja literatura*, (Moscou, LitRos), pp. 147-149.

Šuxov, I. N.

1916, Reka Kazym i eë obitateli (Tobolsk, Ežegodnik Tobol'skogo Gubernskogo Muzeja), vyp. 26, 1-57.

Tāgt māxum mōjtyt-potryt

2004, Zapis' i perevod V. S. Ivanovoj, Tomsk, Izd. Tomskogo universiteta, 126 p.

Tarasenko, G. N.,

1964, *Na prostorax Ob'-Irtyš'ja*, (Sverdlovsk).

Toulouze, E.

1994, Les peuples khanty et mansi : le choix d'exister, *Les Sibériens*. (A.-V. Charrin éd.) (Paris, Éditions Autrement), pp. 176-186.

1995, Situation des Khantys et des Mansis au début des années 1990, *Peuples des Grands Nords. Traditions et transitions* (A.-V. Charrin, J. M. Lacrois, M. Therrien eds.) (Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle/ Inalco), pp. 129-149.

1997, « Les alphabets des langues ouraliennes de Russie et l'expérience de la latinisation », *Études finno-ougriennes*, 29, pp. 47-82.

Vallikivi, L.

2005, Two wars in conflic Resistance among Nenets reindeer herders in the 1940s, *The Northern peoples and States: Changing relationships* (Tartu, Université de Tartu), vol. V, 291 p.

Vella, Ju. K.

1989, Belye kriki, *stixi. Vremena v kotorye verju*, (Sverdlovsk), p. 20-23.

Vylka N. S.,

1970, Solnce lenina svetit v tundre, *skazanie o sčast'e: V. I. Lenin v poezii narodov Sovetskogo Krajnego Severa i Dal'nego Vostoka Rossii,* (Léningrad, Sovetskij pisatel'), pp. 15-27.

Vtoroe roždenie
1983 (Moscou, Sovremennik). 336 p.

Wenyon, Ch.
2000, *À travers la Sibérie par la route de la malle-poste* (Genève, Olizane), traduit de l'anglais par Nathalie Priymenko, coll. Objectif Terre, 255 p.

Werth, N.
2006, *L'île aux cannibales. 1933, une déportation-abandon en Sibérie* (Paris, Perrin), 208 p.

Filmographie

Lapsui, A., Lehmuskallio, M., *7 chants de la toundra*, NB, 1h25, Jörn Donner Productions.

Erdélyi, P., *Mezítláb Szibériában* (*Pieds nus à travers la Sibérie*), Eastern Media, couleur, 2004, 47 mn.

Žuravlëv, V., *Poslednie otšel'niki* (*Les derniers anachorètes*), Finno-Ugorskij Mir/Jugra, couleur, 2005, 29 mn 45 s.

ANNEXE 1

Natal'ja Vylla



Natal'ja Vylla et son époux, Nénètses de la forêt.
2006, © D. SNdC.

Mémoires du Kazym

À propos de Num-to.

Le village de Num-to a fait partie entre 1924 et 1937 du canton de Berëzovo, puis du canton Oktjabrskij (Mikojanovsk) de 1937 à 1950. Jusqu'en 1989, il a été rattaché au canton de Berëzovo, puis au canton de Belojarsk. Telle est la réponse à ma demande du 19 janvier 1994 auprès des archives d'État du canton de Berëzovo dont le directeur est Valentina I. Axtjamova. Les premières maisons ont été construites par les relégués en 1936, avant qu'ils ne soient mobilisés pour le front.

À propos des événements liés à la guerre du Kazym dans le pays du Num-to.

Souvenirs de mon père, Pjak Ivan Jarmovič (né en 1924).

« À l'époque du soulèvement, ma mère, née Vella (Vylla) Itu en 1912, vivait ici avec les siens, sur leurs territoires claniques ancestraux. Son père, Vella Imami, était l'un des gardiens du lac ; outre Maman, mes informateurs sont son frère aîné Vella Pany (né en 1910) ainsi que sa sœur cadette Vella Xi. Ils n'ont pas été directement touchés par la guerre.

Mon père Pjak Jarma Vanzeevič est né en 1920. Si cette date figure sur son passeport, il est évidemment né bien plus tôt. Il répugnait singulièrement à évoquer cette guerre du Kazym ; il estimait invariablement que ces événements étaient révolus depuis longtemps. Accompagné de son père Vanz'ja, il s'était rendu au lac Entojaj, à 20 kilomètres au sud du Num-to. Là, des tentes venaient d'être mises à sac par des hommes armés.

Après ces événements, mon père fut emmené à Berëzovo avec d'autres. Trois mois plus tard, il fut relâché, là où beaucoup d'autres ne revinrent pas. À cette époque, vivait avec nous la sœur de mon père, Para ; en son absence, elle nous aida à la maison. Elle est morte dans les années 1970.

Mon benjamin Valerij, né en 1980, s'est rendu près du lac Entojaj au printemps 2000 ; il a fortuitement trouvé une arme blanche fichée en terre. Ce couteau rongé par les ans avait une lame longue de 40 cm.

Après la mort de sa première épouse, Vanz'ja a épousé une femme du Nadym, Vella Kalni. Elle est venue s'installer à Num-to avec ses frères. Ils avaient environ mille rennes. Lorsque la main basse a commencé sur les troupeaux au profit des brigades de rennes des kolkhozes, ils sont retournés à Nadym. Avec les rennes confisqués, deux brigades ont été constituées ; l'un des hommes qui y travaillait était Pjak Matljuma ».

Souvenirs de Logany Pimemeči, Pjak de son nom de jeune fille (1918-1999).

« Nous vivions très loin du lac Num ; tout ce qui se passait, nous le tenions d'hôtes de passage. Je me souviens parfaitement d'avoir vu des gens armés pénétrer dans notre campement. Ma petite sœur Auli s'est cachée à l'intérieur de la tente, sous des affaires. Après avoir examiné notre tente, faute d'y trouver quoi que ce soit, ils sont ressortis. Il n'y avait que ma mère et nous les enfants.

Depuis le matin, papa était parti pêcher, sans se douter de rien. Lorsqu'il a approché, Maman s'est mise à crier, en nénètse, qu'il lui fallait s'enfuir. Après avoir jeté du traîneau son sac de poissons, il a pressé son attelage de rennes. Les hommes armés ont commencé à tirer dans son sillage. Papa est resté invisible pendant six mois environ. Revenu au printemps, il a raconté son errance ; chacun d'entre nous l'écoutait et pleurait, religieusement. Son récit a laissé dans nos âmes une empreinte et une douleur indélébiles.
Papa n'a pris aucune part à ce conflit. Il nous fallait nous nourrir ; notre famille vivait chichement. Nous avions trente rennes. Le kolkhoze en a pris vingt et nous en a laissé dix ».

Depuis mon enfance, je garde en mémoire les récits de mes grands-mères Itu et Èxi. L'époux de ma grand-mère paternelle, Kamčata (Muzy) Pjak fut attrapé et sous la menace d'une arme, emmené et mis en garde à vue. Kamčat réussit pourtant à prendre des rennes à la dérobée et à leur échapper. Il a loué ses bras chez de riches éleveurs du pays du Nadym. Il venait rendre visite à sa famille à Num-to, rapportant l'argent ainsi gagné. Ma grand-mère paternelle et son époux Pjak Kamčat sont morts dans les années 1980 à Num-to.

Ce n'est qu'une infime partie de ce qui s'est déroulé ici. De nombreux témoins ont gardé le silence, emportant ce qu'ils avaient vécu dans le Monde d'En Bas, dans l'espoir que l'existence serait plus facile pour la génération suivante, qu'elle veillerait sur notre petite patrie du Num-to.
Nous ne saurons jamais vraiment ce qui a été ici… Nous ne saurons jamais comment ces familles ont survécu à la faim et au dénuement. Comment les enfants ont survécu sans leurs parents.
Le Num-to, lac divin, a toujours été cher à mon cœur. Il fait toujours aussi âpre y vivre aujourd'hui.
En analysant les années passées ici, je voudrais crier de toutes mes forces : « Arrêtez-vous, prenez le temps de vivre » ! Ces dernières années, ce territoire est rongé par un mal terrible : l'alcool. Combien de jeunes gens ne sont plus, combien d'orphelins sont condamnés à grandir seuls. Commerce macabre qui enrichit tous ceux qui font feu de tout à des prix exorbitants.
Tant que les gens ne comprendront pas eux-mêmes, il n'est point de salut, il faut sans doute assumer jusqu'au bout.

Il est impossible ni d'incriminer, ni de remercier l'histoire : elle est sourde à ce que nous pouvons dire. On ne peut obtenir d'elle que des leçons. Un enseignement qui nous force à songer avec reconnaissance aux gens qui, en des temps troubles, face à des événements contraires, ont confié et porté jusqu'à ce jour leur voix, leur chant, leur fierté.

ANNEXE 2

Quelques acteurs du conflit[80]

Les Khantes peuplent une grande partie du bassin du Kazym, tandis que les Nénètses de la forêt, plus à l'est, nomadisent dans la région du Nadym, près du Num-to, à quelques 450 kilomètres. Deux-trois tentes constituent des «feux» appelés «yourtes», parfois réunis en communautés. Parmi les familles les plus importantes du pays du Kazym, les Moldanov (communauté de Juil'sk) ainsi que les Kaskin, les Tarlin et les Ernyxov (communauté d'Amnia). Face à la volonté du pouvoir de «décapiter» ces sociétés (un soviet autochtone inféodé aux autorités soviétiques, une élite mise à l'index et soumise à des impôts très lourds et à l'arbitraire d'officiels locaux), la réaction de ces familles s'articule autour de la fuite, de l'hostilité plus ou moins diffuse et de revendications précises. Peu à peu pourtant, de rendez-vous manqués en lettres croisées, la peur mutuelle mène les deux mondes à un affrontement que chacun envisage selon sa vision du monde.

Les hommes de la forêt :

Les quatre éleveurs exclus (janvier 1932)

LOZJAMOV Vasilij : Évincé des réunions bipartites à la base culturelle du Kazym comme l'un « des fauteurs des troubles » de l'hiver 1931-1932, l'éleveur participe aux assemblées autochtones (début 1933).

80. Les sources lacunaires et contradictoires, les nombreux homonymes rendent une histoire définitive de la guerre du Kazym encore sujette à nombre de doutes.

MOLDANOV Timofej Efimovič/Timka EPJUM : Voir *Les quatre otages khantes*.
TARLIN Pavel Semënovič/Paška TARLIN : Voir *Les quatre otages khantes*.
ZAXAROV Vasilij/Sorum VAŠČKA : Contraint de participer à la construction de la base culturelle du Kazym en acheminant 300 pièces de bois (là où d'autres ont une quote-part de 10 à 15 ou de 20 à 50 pièces de bois), il est ensuite l'une des victimes d'Olennikov de la factorerie de Num-to qui abuse de sa fonction pour distribuer des astreintes en toute illégalité et à très court terme, à hauteur de 4 500 roubles, puis de 6 000 roubles peu après.

Les quatre otages khantes (printemps 1933)

MOLDANOV Ivan Petrovič : Lors de l'assemblée secrète tenue sur la rivière Vošjuxan à l'automne 1931, il dirige le rituel, avec Ivan Jakovlevič Moldanov (dit « l'Aîné »), au cours duquel quinze rennes sont sacrifiés ; les esprits consultés donnent leur assentiment : « il ne faut pas se soumettre aux Russes ».
KAKSIN Maksim Petrovič : Il est l'un des émissaires secrets dépêchés avec le bâton rituel par I. A. Ernyxov afin de convoquer la première assemblée secrète à l'automne 1931 ; il accueille l'assemblée autochtone suivie d'une divination qui, sur fond de menaces d'arrestations, enjoint aux hommes de se retirer aux confins de la toundra ou de rejoindre les Samoyèdes afin de s'unir dans la lutte contre les Russes (mars 1933).
TARLIN Pavel Semënovič/Paška TARLIN : Présenté par certains chercheurs comme « l'éminence grise » de I. A. Ernyxov, il jouit d'une grande autorité comme chamane au sein de la population. Début mai 1933, il est sur la liste de ceux soumis à des astreintes au profit de la base culturelle : « 50 pièces de gibier, 10 quintaux de baies et 10 rennes ». Arrêté une première fois avant le conflit, libéré au début des années 1940, il est dénoncé à un plénipotentiaire pour avoir de nouveau chamanisé et meurt en détention à Tobolsk.
MOLDANOV Timofej Efimovič/Timka EPJUM : Évincé des réunions bipartites à la base culturelle du Kazym comme l'un « des fauteurs des troubles » de l'hiver 1931-1932, l'éleveur participe aux assemblées autochtones (1931, 1933) avant d'être l'un des quatre « koulaks » arrêtés au grand dam du « monde du Kazym ».
ERNYXOV Ivan Andreevič : Éleveur respecté et ancien président du soviet indigène de canton qui a initié, à l'automne 1931, le mouvement de résistance à la soviétisation dans le pays du Kazym. Interdit de droit de parole lors d'une rencontre entre officiels et autochtones en janvier 1932 pour son rôle

«anti-soviétique» actif à l'hiver 1931, il meurt en prison en 1934, sans doute lors d'interrogatoires.

MOLDANOV Andrej Petrovič, dit «le Boiteux»: Il mène le rituel lors de l'assemblée autochtone de Tor-Xon-jux-paj (fin novembre 1933) et, par sa bouche, les esprits recommandent «d'attraper les Russes et de les ligoter» comme monnaie d'échange contre les 4 prisonniers ostyaks et d'interdire la pêche dans le Num-to. S'il réussit à échapper à la première vague d'arrestation en dans le pays de Surgut (1933), il est néanmoins arrêté, mais décède en prison, pour des raisons controversées selon les sources, avant le procès.

MOLDANOV Andrej Petrovič, dit «le Grand»: Avec sa famille, il gagne le pays d'amont d'un affluent du Lapjin (1933), il est fusillé et ses biens confisqués en tant que «koulak» et «chamane au tambour» (1934).

MOLDANOV Efim Vasil'evič: Né en 1854 selon les documents officiels, l'éleveur de 300 rennes est considéré comme koulak et condamné à dix ans de réclusion et à la confiscation de ses biens. Dans le procès-verbal de son interrogatoire du 28 mars 1934, il déclare que son épouse, Egnja Poldanova, apportait des cartouches à leur gendre Grigorij Sengepov afin de tirer contre les [soldats] Rouges venus au campement.

MOLDANOV Ivan M.: Khante des yourtes de Vanzavat, il est un chasseur-pêcheur pauvre, mais condamné à dix ans de réclusion en tant que «chamane à la hache, au tambour et à la hutte sombre».

MOLDANOV Jakov Petrovič: Afin de décider du sort de la délégation Astraxancev, les hommes du campement des Six Tentes font un nouveau rituel. Lors de la divination à la hache, Jakov Petrovič rapporte que «la divinité exige la mort des Russes» à propos desquels il aurait déclaré: «Peu importe combien de temps on garde un renard, il n'est jamais rassasié». Son nom est néanmoins absent de la liste officielle des prévenus.

MOLDANOV Mixajl Ja.: Khante pauvre de Vovr voš jugan, «chamane au tambour», privé de ses droits civiques, présent au campement rebelle des Six Tentes (1934), il est condamné à dix ans de réclusion.

MOLDANOV Pëtr K.: Khante condamné comme «le principal initiateur et l'organisateur du soutien d'une communauté de yourtes du soviet indigène de Polnovat» au peuple du Kazym dans la guerre «contre les Russes».

MOLDANOV Sergej Kirillovič: Celui que ses pays appellent Kirka Serki est l'un des premiers «koulaks» arrêtés pour obstruction aux mesures soviétiques

(printemps 1932), confirmant ainsi la déchéance des «koulaks» et des chamanes de leurs droits civiques (1931). Même s'il est bientôt relâché, cette démonstration de force et de volonté d'en finir avec une classe sociale ennemie attise le ressentiment autochtone contre la soviétisation.
Sengepov Grigorij: Gendre de Efim Vasil'evič Moldanov, il est tué lors du combat direct qui oppose autochtones et forces spéciales en février 1934.
Spiridonov Prokopij Efimovič: Président du soviet autochtone, ce Khante des yourtes de Vigrim est pauvre. Porte-parole des autorités lors des pourparlers avec les autochtones, il est finalement perçu comme traître dans les documents officiels; en effet, s'il a omis de révéler la mise à mort de la délégation d'Astraxancev aux autorités de la base culturelle du Kazym, il dévoile aux autochtones l'imminence d'arrestations ou l'arrivée d'un groupe de forces spéciales. Figure du médiateur, il paraît soucieux de ne pas envenimer le conflit, comme lorsqu'il demande aux Ostyaks de Polnovat de «retourner dans leurs urman». Il est condamné à la peine de mort et la confiscation de ses biens.
Vandymov Efim Semenovič: Éleveur des yourtes d'Il'bigort élu «chef de tout le monde du Kazym» en 1933 lors d'une assemblée réunissant Khantes et Nénètses de la forêt. «Koulak», «chamane au tambour», il est condamné à la peine de mort et à la confiscation de ses biens.

Les officiels:
Les otages russes exécutés (décembre 1933):
Astraxancev Pëtr Vasil'evič: Président du comité exécutif du canton de Berëzovo.
Šnejder Polina Petrovna: Plénipotentiaire du comité du VKP (le Parti Communiste) de la région de l'Oural.
Smirnov Pëtr Markelovič: Vice-directeur de la base culturelle du Kazym.
Nesterov Nikolaj Varlamovič: directeur de la coopérative du Kazym.
Posoxov Zaxar Nikiforovič: Khante de Muligort, de l'appareil de l'OGPU du canton de Berëzovo, qui procède à l'arrestation des quatre «Ostyaks».

Les Forces spéciales de l'OGPU (février 1934):
Bulatov: Représentant de la section de l'OGPU de la région de l'Oural, il est désigné conjointement à Čudnovskij pour mettre un terme à la guerre du Kazym en 1933.

Durkin Il'ja Nikitovič : Membre de l'expédition punitive, mort au combat.
Kibardin S. V. H. : Membre de l'expédition punitive, mort au combat.
Solov'ëv T. : Membre de l'expédition punitive blessé mortellement.
Čudnovskij Samuil Gdal'evič : Représentant du comité de la région de l'Oural, il est désigné, conjointement à Bulatov, pour mettre un terme à la guerre du Kazym en 1933. Il aurait arrêté plus d'une centaine de prisonniers traduits en justice dans la capitale du district, Ostjako-Vogul'sk. Il réorganise également un soviet indigène provisoire (le retour de l'ancien président Osip Sidorovič Ernyxov symbolise la reprise en main de l'institution) avant les nouvelles élections, fixées au 1er avril 1934.

Le personnel de la base culturelle du Kazym (outre Smirnov et Nesterov, exécutés) :
Loskutov Arkadij Nikolaevič (1906-1981) : Instituteur mari nommé d'abord dans la base culturelle mansie de Sartynja (1928), puis dans la base khante du Kazym (1931), il fait également partie des délégations soviétiques chargées, à partir du printemps 1933, des pourparlers avec les autochtones.
Šeršnev Aleksandr Danilovič : Directeur de la base culturelle du Kazym (9 juin 1932), secrétaire de la cellule du Parti, il propose à la section de l'OGPU de Berëzovo d'arrêter « douze éléments de la frange la plus réactionnaire de la société du Kazym » (février 1933), mais sera limogé ainsi que Xozjajnov, pour avoir, selon le protocole d'une assemblée de la cellule du Parti de la base culturelle du Kazym de juillet 1933 (à propos des pourparlers sur le Num-to avec les autochtones), « terrorisé la population, les Samoyèdes et discrédité aux yeux des Ostyaks et des Samoyèdes les organisations soviétiques locales (…) », mais aussi caché cette « grossière erreur politique » aux organes du Parti. L'affaire est transmise au Comité du Parti du district.
Mjakuško Porfirij Sergeevič : L'un des quatre premiers communistes de la cellule du Parti de la base culturelle, puis secrétaire de cette cellule. Il est à la tête de la seconde brigade de conciliation qui se rend au Num-to à l'été 1933.
Xozjajnov I. L. : Président de la coopérative (*integral'nogo tovariščestva*). Comme Šeršnev, il est mis à l'index pour avoir desservi le Parti et son image lors des pourparlers désastreux, au printemps 1933, sur la pêche dans le Num-to. L'affaire est transmise au Comité du Parti du district.

Les truchements :

Artemov Pavel : Nénètse de la forêt investi de la confiance des Samoyèdes, il est chargé à plusieurs reprises de prévenir la brigade de pêche de l'expiration du délai pour quitter le Num-to sous peine de mort.

Kaksin Nikita Pavlovič : Khante de la brigade d'Astraxancev, gardé en otage après l'exécution des officiels soviétiques (décembre 1933).

Lozjamov Pavel Nikolaevič : Khante de la brigade d'Astraxancev, gardé en otage après l'exécution des officiels soviétiques (décembre 1933).

Nikitin Grigorij : Directeur de la section du Num-to pour *Ouralfourrure* venu à la demande d'Astraxancev au campement des Six Tentes dans le cadre des pourparlers, il est fait prisonnier par les autochtones et contraint d'écrire un courrier. Selon la déclaration que lui prête un rapport officiel du 18 décembre 1933, la lettre de revendications à l'attention des autorités de la base culturelle du Kazym lui aurait été dictée par un vieil Ostyak et un point (sur des obligations des membres du soviet indigène) aurait été ajouté par Prokopij Spiridonov lui-même. Il est rapidement libéré pour porter l'ultimatum aux autorités soviétiques.

Spiridonov Ivan Grigorevič : selon les sources soviétiques, le Khante I. G. Spiridonov est le fils d'un important koulak, chamane et commerçant, Griška Loxmatyj ; bon orateur et « adversaire convaincu du pouvoir soviétique », il a participé à une assemblée autochtone illégale en 1931 lors de laquelle il aurait dit : « Que faut-il aux Russes, où veulent-ils en venir ? Il faut brûler la base culturelle, disperser ses cendres au vent afin que cela ne sente plus le Russe ». S'il est officiellement, avec Pavel Artemov, l'un des deux interprètes autochtones lors de la controverse autour de la brigade de pêche en 1933, des rapports officiels l'accusent parallèlement de faire propagande auprès de la population du Num-to contre l'exploitation du lac.